IMAGES



CHEVALIERS DE L'AIR

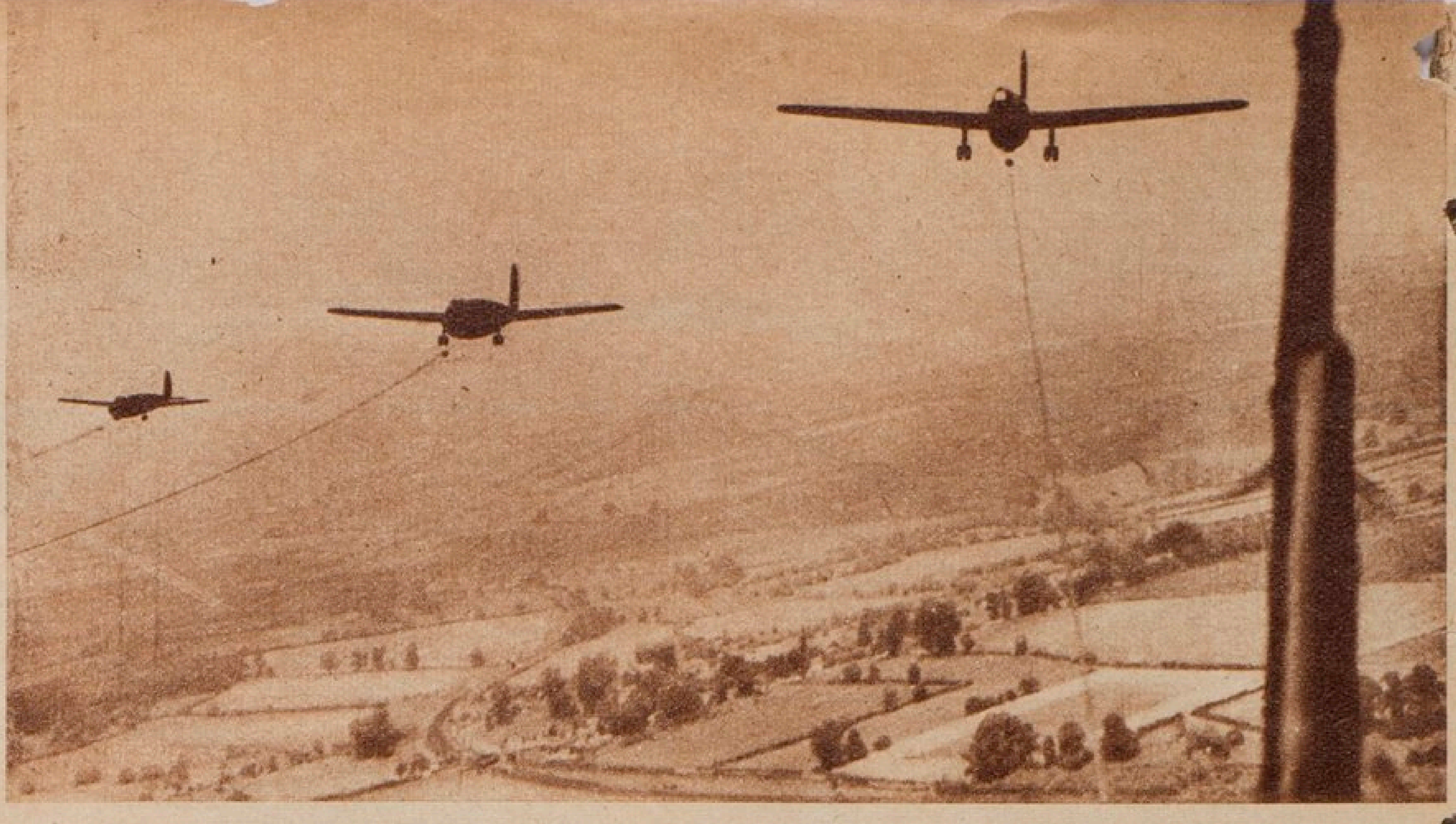
DANS CE NUMERO:

INVASION DE LA SICILE

25 millièmes

No. 723 — LE CAIRE (EGYPTE)
18 JUILLET 1943





A onze heures vingt du soir, le 9 courant, les parachutistes alliés, en majeure partie américains, venant immédiatement après les planeurs, se posaient à leur tour sur le sol sicilien. Ils avaient pour mission d'opérer dans la partie ouest de la tête de pont du golfe de Gela que les effectifs de débarquement devaient établir quelques heures plus tard. En même temps, d'autres contingents de parachutistes, britanniques, étaient lâchés sur la partie orientale du secteur et opéraient leur jonction avec les hommes arrivés par planeurs. L'action des troupes aéroportées fut organisée et synchronisée avec un ordre mathématique. En même temps que les combattants, des médecins militaires et des membres du service de ravitaillement furent lâchés par parachute et atterrirent à bon port.



PREMIERES HEURES EN SICILE

L'invasion de la Sicile a été précédée par le martèlement aérien le plus intense de cette guerre. Au cours de cet assaut par la voie des airs, 386 appareils de l'Axe furent abattus, sans compter la destruction d'avions au sol. Les Nations Unies perdaient 98 appareils seulement. Les assauts aériens furent menés par l'aviation stationnée en Afrique du Nord, le commandement aérien du Moyen-Orient et la R.A.F. de Malte. Castelvetrano, Gerbini, Comiso, Catane, Biscari, Sciacca, nœuds vitaux, furent martelés sans arrêt, comme suit : Gerbini 5 jours de suite. Catane également (ci-dessus) ; Biscari et Sciacca 4 jours, Comiso 3 jours. Finalement, l'aviation américaine faisait sauter le quartier général axiste établi à Taormina, ainsi que ses centrales téléphoniques.

Tête de lance des forces d'invasion, les planeurs furent les premiers à atterrir en Sicile. Montés par des équipages britanniques et remorqués par des avions de transport en majorité américains, les planeurs arrivèrent silencieusement sur l'île à 10 heures vendredi soir. Leur arrivée fut tellement soudaine, que la D.C.A. ennemie n'eut même pas le temps d'ouvrir le feu. Aussitôt débarqués, dans le voisinage des aérodromes et des points vitaux ennemis, les effectifs britanniques aéroportés se rassemblèrent et entamèrent sans tarder leur œuvre destructive, désorganisant complètement plusieurs dispositifs axistes de l'île.

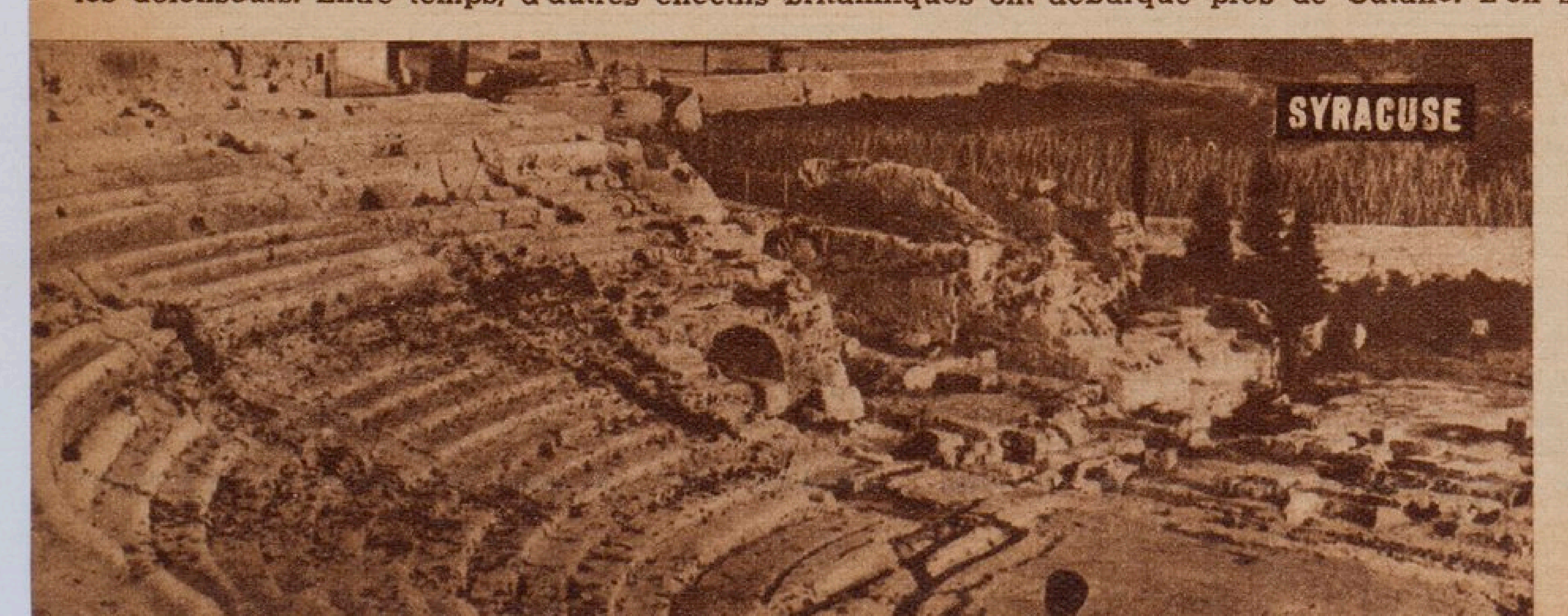


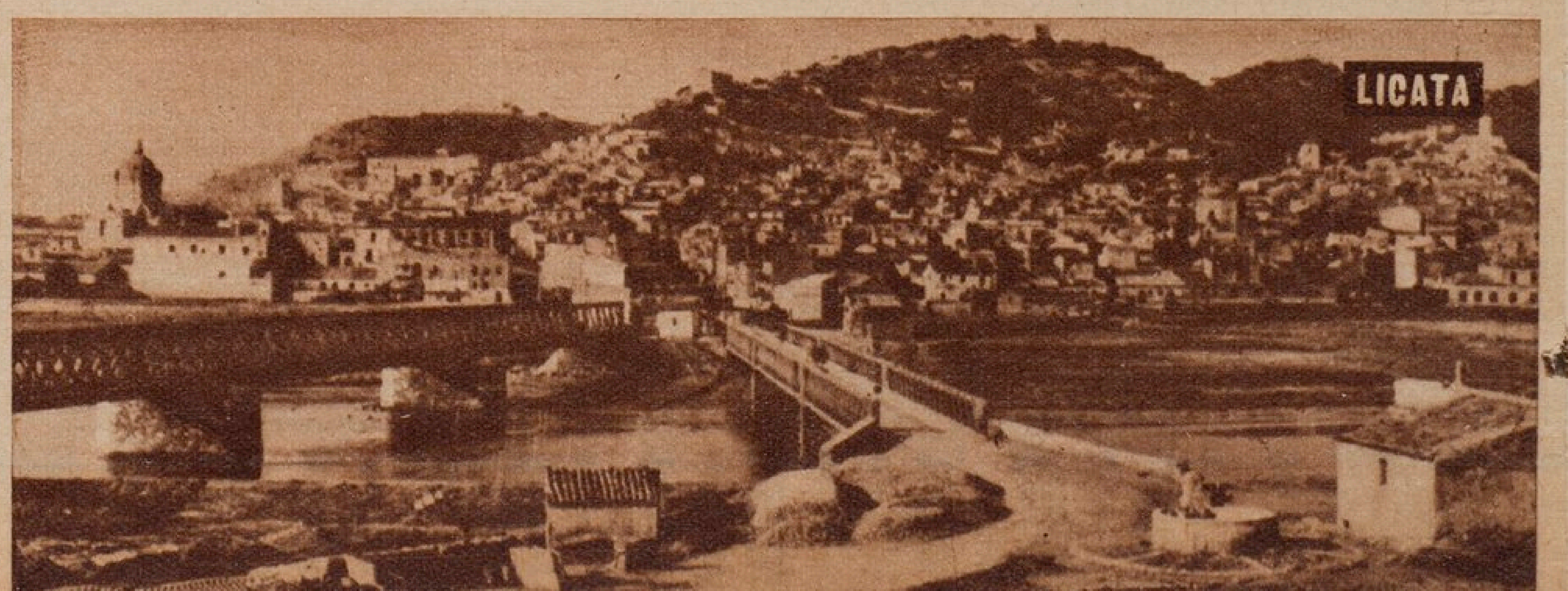
Au moment où les forces d'invasion arrivaient en vue de la côte sicilienne, la flotte bombardait les défenses côtières de l'île. Ce bombardement avait pour mission de réduire au silence les canons postés sur le littoral. Pour cette tâche furent employés en collaboration des bombardiers, des bombardiers-chasseurs, et un nouveau type d'avion qui a été vu en action sur une échelle aussi étendue pour la première fois : il s'agit de l'« A-36 », appareil de combat américain, qui peut être indifféremment employé comme bombardier, comme bombardier en piqué ou comme chasseur. Dans le golfe de Gela, presque tout le dispositif côtier d'artillerie avait été réduit à l'impuissance, au moment des débarquements.



Les forces anglo-américaines et canadiennes, transportées par mer, débarquèrent dans le golfe de Gela, se déployant par la suite, les Américains vers l'Ouest, les Britanniques vers l'Est, et les Canadiens pénétrant immédiatement à l'intérieur du territoire sicilien. Le débarquement s'effectua sous la protection d'une ombrelle aérienne formée d'appareils moyens de bombardement et de chasseurs. Les navires de guerre qui escortaient les transports de troupes, croiseurs et destroyers, maintenaient les abords de la plage sicilienne sous un feu constant d'artillerie, complétant ainsi le barrage par la voie des airs. Aussitôt la première tête de pont établie, les Alliés procédèrent au débarquement de tanks, de canons, etc...

Pendant que les Canadiens pénétraient dans les régions montagneuses, les Américains avançaient vers l'Ouest jusqu'à Licata. Près d'Agrigento, ils rencontrèrent une résistance plus sérieuse et un dur engagement eut lieu. D'autres effectifs des Etats-Unis, partis de Gela, ont opéré leur jonction avec les Canadiens, à Raguse, à 12 kilomètres à l'intérieur. La Huitième Armée britannique occupa Syracuse, et ensuite remonta vers le Nord où elle déboucha dans la plaine de Catane, région d'une importance vitale tant pour les attaquants que pour les défenseurs. Entre temps, d'autres effectifs britanniques ont débarqué près de Catane. L'on s'attend à des engagements sur une grande échelle dont l'issue ne saurait faire aucun doute.





L'ECRAN DE LA SEMAINE

Iles du Pacifique

PORTE-AVIONS FIXES

Un porte-parole militaire américain déclarait tout récemment que « l'offensive alliée dans le Pacifique n'a d'autre but que de préparer la voie à une autre offensive du même genre ».

Ce langage peut paraître bizarre aux profanes.

La guerre dans le Pacifique ne ressemble, en effet, à aucune autre. Les deux parties belligérantes déploient leurs efforts vers un seul but : l'occupation de bases navales et surtout « aériennes », en nombre de plus en plus grand, tant il est vrai que la suprématie aérienne est le facteur dominant du conflit dans cette partie du monde.

La stratégie de l'air dans le Pacifique diffère grandement de celle appliquée en Europe. Dans le vieux continent, les forces aériennes des belligérants sont concentrées généralement à peu de distance l'une de l'autre. Les zones des combats sont connues, définies, presque réglées à l'avance. Dans le Pacifique, au contraire, les appareils sont infiniment moins nombreux parce que les forces adverses sont disséminées sur d'immenses étendues. Les batailles aériennes sont rares, mais n'en revêtent pas moins un caractère souvent décisif. Cette différence dans la distribution des forces aériennes ne doit jamais être perdue de vue. Ainsi, quand un communiqué de guerre du quartier général allié relate la présence d'une concentration de cent appareils ennemis dans un secteur du front, le fait possède une signification plus grave que s'il s'agissait de 500 avions allemands concentrés en un point du théâtre européen.

Pour donner une idée des distances que les appareils doivent parcourir pour atteindre leurs objectifs les plus rapprochés dans la bataille du Pacifique, mentionnons que le port australien de Darwin se trouve situé à 700 kilomètres environ de la grande base japonaise de Rabaul. Rendova, que les armées alliées ont encerclée, est elle-même éloignée de 750 kilomètres de Rabaul ! Sur les cartes géographiques, tous ces points semblent être proches les uns des autres.

Le Japon possède dans le Pacifique des milliers d'îlots dont la plupart ont été transformés en bases aériennes. Dans l'océan immense, ces îlots forment autant de porte-avions à partir desquels les appareils peuvent opérer dans toutes les directions. Ces petites îles, insignifiantes par elles-mêmes, mais d'une importance extrême au point de vue stratégique, doivent être à tout prix arrachées des mains japonaises.

L'offensive alliée contre Rabaul et Rendova, et les autres îles de la Nouvelle-Georgie, n'a d'autre but que l'occupation de nouvelles bases stratégiques qui serviront de tremplin à un nouvel assaut du même genre par la suite.



LE NOUVEAU VICE-ROI DES INDES

Nommé vice-roi des Indes, en remplacement du marquis de Linlithgow, le maréchal Wavell, photographié en compagnie de M. Amery, ministre d'Etat pour les Indes, dans le bureau de ce dernier. Le maréchal Lord Wavell, en assumant le poste de vice-roi, devient en même temps « monarque et premier ministre ». C'est lui qui choisit ses collaborateurs et qui doit contrôler personnellement toute la machine administrative du pays. En un mot, le vice-roi est le représentant de la Couronne dans ses relations avec les Etats de l'Inde.

Les Canadiens

SONT ENTRÉS EN SCÈNE

L'armée canadienne a débarqué en Sicile. Cette armée, que la Grande-Bretagne tenait en réserve pour l'invasion du continent européen, n'est qu'une des contributions du Canada à l'effort de guerre allié.

Ces contributions ont dépassé celles de tous les autres Dominions et pays alliés de la Grande-Bretagne.

Voici quelques chiffres. En 1939, le Canada possédait 40 navires de guerre. Il en a aujourd'hui 350. La force de l'air canadienne comprenait alors 4.000 membres. Elle en compte maintenant 150.000. Plus de 120 aérodromes nouveaux ont été construits au Canada pour l'entraînement de centaines de milliers de pilotes britanniques et canadiens. Un million d'ouvriers travaillent dans les usines canadiennes et ont déjà produit des milliers de véhicules, de canons, de tanks et d'avions dont une grande partie a été envoyée dans le Moyen-Orient et en Russie où elle a été d'un secours inappréciable.

L'armée canadienne comprend, à l'heure actuelle, près d'un demi-million d'hommes parfaitement entraînés et équipés dont la moitié se trouve en Grande-Bretagne.

Les Canadiens n'ont pas encore participé à des combats terrestres, en Europe ou en Afrique. Un régiment prit part au raid sur Dieppe au mois d'octobre 1942. Deux mille soldats canadiens défendirent avec un héroïque acharnement le port de Hong-Kong, du 8 au 25 décembre 1941.

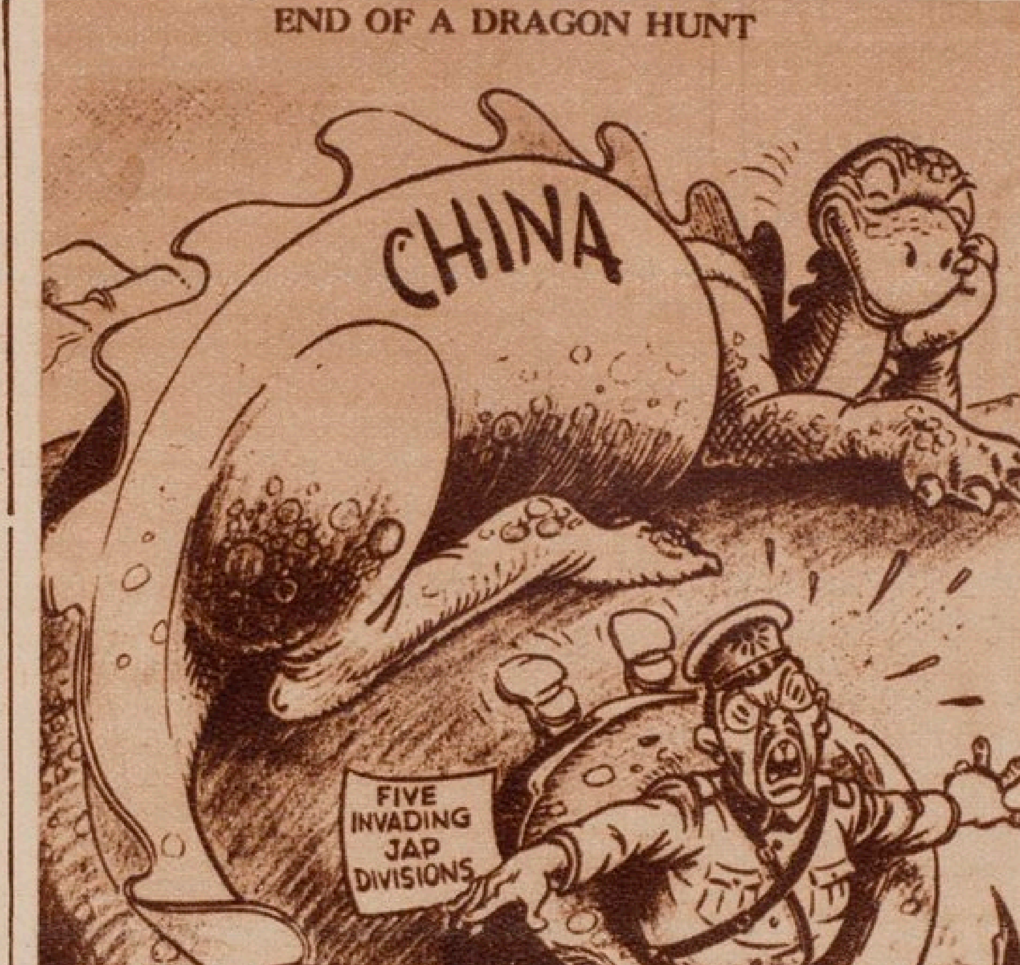
Le soldat canadien est réputé pour sa bravoure et son esprit d'initiative. L'armée canadienne comprend plusieurs milliers de Canadiens français qui brûlent également d'impatience de venger leur ancienne patrie outragée. L'invasion de la Sicile, où les Canadiens ont débarqué en nombre considérable, donnera à ces valeureux soldats l'occasion de montrer toutes leurs qualités.

Le désert...

A LONDRES

Une importante exposition de l'armée britannique a lieu actuellement à Londres. Elle a pour objet de montrer aux Londoniens comment une division d'armée est constituée et entretenue. Pas moins de 23.500 articles divers d'équipement sont exposés, allant de la douche baladeuse au lacet de souliers. Une réplique grandeur naturelle d'une tranchée moderne a été creusée et le public peut se promener à l'intérieur et regarder de près le genre d'équipement de tranchée dont se sert une armée d'aujourd'hui.

Un des clous de cette exposition est constitué par une production d'une bande de désert dans laquelle les visiteurs sont invités à rechercher les mines camouflées ou enfouies dans le sable. L'on peut voir également les 500 pièces détachées qui doivent être transportées pour le fonctionnement d'un poste de T.S.F. sur le front pendant une période de six mois. Le public s'arrête longuement devant une buanderie où il s'intéresse à la manière dont les vêtements des soldats britanniques sont scientifiquement nettoyés et lavés. Des boulangeries de campagne, des abattoirs et des postes d'observation blindés, une section médicale et un matériel servant à la purification de l'eau attirent l'attention de la majorité des visiteurs. Mais le pavillon consacré à la division en bataille occupe le plus d'espace. Là, l'on peut voir toutes sortes de véhicules blindés et un « twenty-five pounder », canon à obus de vingt-cinq livres, avec son tracteur. Il y a aussi d'autres types de canons ainsi que des armes automatiques, des fusils anti-tanks, des mortiers, des bombes et des grenades.



LE DRAGON CHINOIS ET LE CHASSEUR NIPPON

(D'après une revue américaine)

En guerre avec le Reich depuis 1914

La Grande-Bretagne est le pays des traditions. Les plus étranges sont peut-être celles qui règnent dans l'île de Man.

Située dans la mer d'Islande, l'île de Man a une superficie de 570 kilomètres carrés et une population de 30.000 habitants environ. Elle est dirigée par un Parlement et son lieutenant-général était encore récemment le comte de Granville, qui est le beau-frère de la reine d'Angleterre.

Man présente, entre autres, cette particularité qu'elle a le droit de déclarer la guerre à une puissance, indépendamment de la Grande-Bretagne, dont elle dépend pourtant politiquement et administrativement.

Or, en 1914, elle déclara la guerre à l'Allemagne, mais, dans le traité de paix, on oublia de la faire figurer parmi les signataires, de sorte qu'elle est restée en guerre avec l'Allemagne depuis 1914 à 1939 — état de guerre tout platonique, évidemment. En septembre 1939, le Parlement de l'île de Man ne s'est pas trouvé dans la nécessité de se réunir pour déclarer la guerre à l'Allemagne, l'état de guerre existant déjà depuis 1914. Les autorités se contentèrent de mobiliser.

L'île de Man dont près de 9.000 habitants ont l'âge militaire en a déjà envoyé une grande partie sur le front.

L'Angleterre

AIDE LES ÉTATS-UNIS

Tout le monde reconnaît que la loi du Prêt et Bail a été d'un secours inappréciable pour la Grande-Bretagne.

Il serait faux de croire, cependant, que la Grande-Bretagne n'a pas fourni, en retour, une aide substantielle aux Etats-Unis. Dans une brochure que vient de faire paraître le ministère de l'Information britannique sur l'effort de guerre de la Grande-Bretagne au cours des trois premières années du conflit, un chapitre a été réservé à l'aide fournie par l'Angleterre à sa grande alliée :

- En septembre 1940, la Grande-Bretagne accorda aux Etats-Unis le droit d'établir des postes de défense et des bases navales dans plusieurs de ses possessions situées dans l'hémisphère occidental.
- En septembre 1941, la production de trois grandes usines de guerre canadiennes, qui travaillaient exclusivement pour la Grande-Bretagne, fut remise désormais entièrement aux Etats-Unis.
- Les constructions entreprises par le gouvernement britannique pour loger les forces américaines cantonnées en territoire anglais coûteront 150 millions de livres.
- La Grande-Bretagne a expédié aux Etats-Unis des quantités considérables d'outils, de machines, divers types de canons, de munitions, de moteurs Rolls-Royce, des milliers de ballons antiaériens, etc. Toutes ces fournitures ont été effectuées d'après la loi du « Lend and Lease Bill », c'est-à-dire sans paiement.
- La Grande-Bretagne a communiqué aux Etats-Unis ses plus récentes inventions, telles que l'astrographe et le localisateur radiophonique. Elle lui a fourni également des informations précieuses sur le mécanisme des tanks allemands et des sous-marins, sur les mines magnétiques, les explosifs spéciaux, l'aviation, et lui a fait connaître tous les secrets de l'ennemi que les précédentes campagnes lui ont dévoilés.
- La marine marchande britannique — plus grande que celle des Etats-Unis — a collaboré au transport de plusieurs armées américaines au delà des mers. La flotte et l'aviation britanniques aident à protéger des centaines de navires battant pavillon américain.
- Grâce aux contrats passés par la Grande-Bretagne avant la guerre auprès des usines américaines, ces dernières prirent rapidement un grand essor qui devait leur donner l'expérience nécessaire. 7.000 millions de dollars furent investis — entre septembre 1939 et septembre 1942 — par la Grande-Bretagne dans les industries américaines.

NOTRE COUVERTURE

CHEVALIERS DE L'AIR

Les parachutistes anglo-américains ont joué un rôle important dans l'invasion de la Sicile. Dès vendredi soir, un grand nombre d'entre eux atterrissaient dans l'île, s'emparaient de positions fortifiées importantes et préparaient le terrain pour le débarquement des troupes. Jamais les Alliés n'employèrent dans une action offensive un nombre aussi considérable de parachutistes. Notre couverture représente un soldat britannique s'élançant de l'appareil avec tout son équipement.



PREVENIR VAUT MIEUX...

LE DUCE. — Par César ! J'ordonne de pavoiser la ville et je ne vois partout que des drapeaux blancs ! ! !

L'OFFICIER. — Mais, Duce ! Ne vaut-il pas mieux s'y prendre à temps ?



LES ILES ATTU, UN TREMPLIN POUR UN GRAND PAS EN AVANT.
(D'après une revue américaine)

Les planeurs
DANS LA BATAILLE

Dans la bataille qui vient de s'engager en Sicile, les planeurs ont joué un rôle considérable. Les communiqués de guerre mentionnent que les deux parties belligérantes font un emploi massif de ces appareils. Des formations de planeurs britanniques ont débarqué en plusieurs endroits de la côte sicilienne dans la nuit qui précéda l'invasion alliée. Le détroit de Messine étant en partie bloqué par la flotte anglo-américaine, l'envoi des renforts au moyen des planeurs a également permis aux Italo-Allemands de débarquer promptement des forces armées dans les parties les plus menacées du territoire sicilien.

On annonce, d'autre part, qu'un planeur remorqué par un bombardier américain vient d'atterrir dans un aérodrome de Grande-Bretagne, après avoir traversé l'Atlantique. Ce système qui a donné pleine satisfaction sera, dit-on, bientôt généralisé. Les planeurs géants et de plus en plus perfectionnés que construisent actuellement les usines américaines permettent le transport de troupes pourvues de leur équipement complet. Du matériel de guerre et des tanks légers pourront être expédiés par ce moyen, économisant ainsi une grande quantité de carburant.

Les techniciens déclarent qu'il sera possible, dans un très proche avenir, de multiplier considérablement le nombre des planeurs pris en remorque par un appareil à moteur, tels des wagons traînés par une locomotive. On pourra voir ainsi, circulant dans le ciel, des trains entiers de marchandise ou de passagers.

La voix
DU FUHRER

Au mois de février dernier, quelques jours après que Gœring eût prononcé — au nom de Hitler — son fameux discours à l'occasion du 10e anniversaire de la fondation du parti nazi (le maréchal y expliquait les causes de la défaite allemande à Stalingrad), les auditeurs allemands qui écoutaient la B.B.C. de Londres furent étonnés d'entendre soudain la voix de leur Führer. Ils prêtèrent bien l'oreille. L'erreur n'était pas possible. C'était bien la voix gutturale du dictateur qui se faisait entendre. La voix hurlait : « Nous prendrons Stalingrad ! Peuple allemand, de cela vous pouvez être sûr, archi-sûr ! »

Cette triste réminiscence alla droit au cœur des Allemands.

Depuis des années, en effet, tous les discours prononcés par Adolf Hitler sont enregistrés par la B.B.C. Cette initiative a été très heureuse. Car rien ne pouvait mieux ébranler le moral du peuple allemand que de lui servir de temps à autre quelque déclaration ou quelque prédiction du Führer, démentie par les événements. Ainsi, le jour où un communiqué du haut commandement allemand déclarait que l'U.R.S.S. avait amassé sur le front quelque 200 divisions et que les armées soviétiques se préparaient à déclencher une grande offensive, la B.B.C. diffusa, à l'intention du public allemand, le discours qu'avait prononcé Hitler en 1941 et dans lequel il affirmait du ton le plus catégorique que « la puissance militaire » de l'U.R.S.S. a été définitivement anéantie et que la Russie ne se relèvera plus de sa défaite ». Quand un bombardement comme celui de Cologne ou de Dusseldorf est effectué par la R.A.F. au-dessus de l'Allemagne, la radio de Londres émet l'enregistrement d'un autre discours de Hitler : celui qu'il prononça en 1940 et dans lequel il faisait l'oraison funèbre de la Grande-Bretagne.

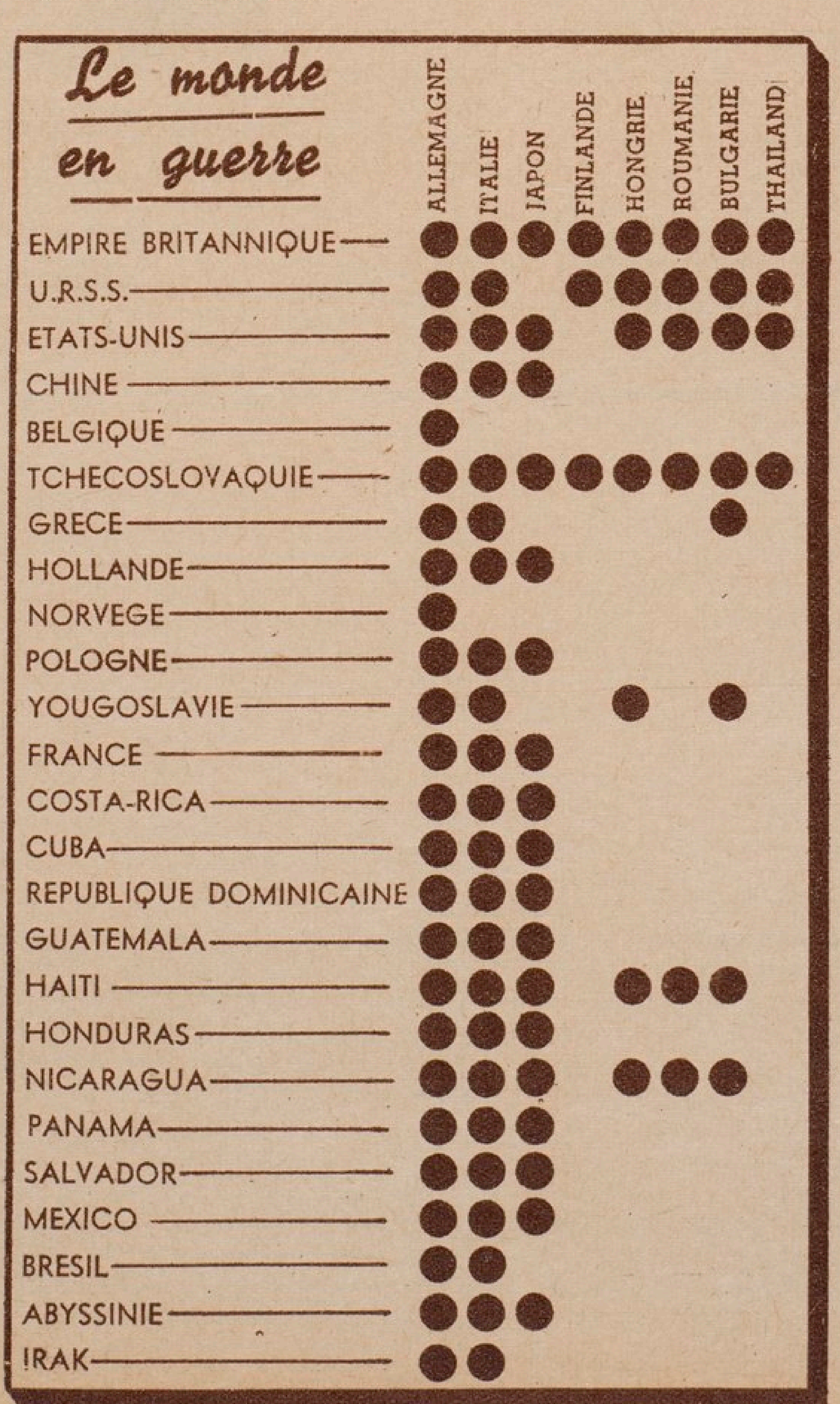
Ces discours enregistrés ont une valeur qui ne sera pleinement appréciée qu'après la guerre. Ils serviront à discréditer en Allemagne et ailleurs — une légende qui voudrait faire d'Adolf Hitler un héros trahi par le destin, comme Napoléon par exemple. La célébrité de ce dernier aurait-elle souffert si sa voix avait été enregistrée pour la postérité ? Il est permis d'en douter, car les discours de Napoléon — des proclamations adressées à ses troupes — étaient simples et fort brèves. Tandis que les harangues du Führer, longues et ennuyeuses, sont pleines d'inexactitudes, et de prédictions — voire même de prophéties — qui ne se sont pas toujours réalisées.

LES NAZIS
« envahissent » la Suisse

Des membres haut placés du parti nazi acquirent ces derniers mois plusieurs propriétés en Suisse et au Danemark. En ce qui concerne ce dernier pays, les transactions s'effectuèrent par le truchement du Dr Werner Brest, « représentant du parti national-socialiste à Copenhague ». Le Dr Brest acquit lui-même une grande propriété dénommée Ryhave, au nord de Copenhague, au prix de 110.000 livres sterling. Le commandant des armées d'occupation allemandes au Danemark, le général Hermann von Hanneckin, fit l'acquisition d'un superbe château, le « Lille Armalienborg », qui est une copie du célèbre palais d'Armalienborg, à Copenhague.

Parmi les autres chefs nazis qui se hâtent d'acheter des immeubles et des titres à l'étranger — quand il en est encore temps — mentionnons l'ancien ministre pour les Affaires d'Autriche, Rheintaler, le gauleiter de Cologne, Johann Grohe, et le gauleiter de Hambourg, Karl Kaufmann.

TOUTES les Nations Unies ne sont pas en guerre avec TOUS les pays de l'Axe et ses satellites. Le tableau ci-contre indique les nations avec lesquelles chaque pays allié est en guerre.



Le monde en guerre

	ALLEMAGNE	ITALIE	JAPON	FINLANDE	HONGRIE	ROUMANIE	BULGARIE	THAILAND
EMPIRE BRITANNIQUE	●	●	●	●	●	●	●	●
U.R.S.S.	●	●		●	●	●	●	●
ETATS-UNIS	●	●	●		●	●	●	●
CHINE	●	●	●					
BELGIQUE	●							
TCHECOSLOVAQUIE	●	●	●	●	●	●	●	●
GRECE	●	●					●	
HOLLANDE	●	●	●					
NORVEGE	●							
POLOGNE	●	●	●					
YOUGOSLAVIE	●	●			●		●	
FRANCE	●	●	●					
COSTA-RICA	●	●	●					
CUBA	●	●	●					
REPUBLIQUE DOMINICAINE	●	●	●					
GUATEMALA	●	●	●					
HAITI	●	●	●		●	●	●	
HONDURAS	●	●	●					
NICARAGUA	●	●	●		●	●	●	
PANAMA	●	●	●					
SALVADOR	●	●	●					
MEXICO	●	●	●					
BRESIL	●	●						
ABYSSINIE	●	●	●					
IRAK	●	●						

Il a servi
SOUS CINQ PRÉSIDENTS

L'arrivée cette semaine à Londres du secrétaire d'Etat américain à la Guerre, M. Henry Stimson, deux jours après l'invasion alliée de la Sicile, indique que d'importantes conversations militaires se déroulent dans la capitale anglaise.

C'est, croyons-nous, la première fois depuis le début des hostilités qu'un ministre américain dans l'exercice de ses fonctions met pied sur le sol britannique.

Agé de 76 ans, Henry Stimson est resté toute sa vie une personnalité effacée et inconnue du grand public américain. Cette modestie est une sorte de tradition de la famille Stimson. L'un des ancêtres du secrétaire d'Etat à la Guerre remit son entière fortune entre les mains du champion de l'Indépendance américaine, George Washington, et mourut très pauvre, mais satisfait d'avoir contribué à libérer son pays.

Henry Stimson a servi sous cinq présidents. Théodore Roosevelt, qui l'estimait beaucoup, le désigna en 1906 au poste de Procureur du District Sud de la ville de New-York. Il avait 39 ans et s'était déjà fait un nom dans le barreau. En 1910, il fut nommé gouverneur de New-York et en 1911 le président Taft lui confia le portefeuille de la Guerre qu'il devait assumer pour la seconde fois 30 ans plus tard !

A l'entrée en guerre des Etats-Unis, en 1917, Henry Stimson s'enrôla comme simple volontaire dans l'armée américaine et se battit en France. Revenu à la vie civile, le président Coolidge le nomma gouverneur général des îles Philippines où sa sage administration a laissé des traces jusqu'aujourd'hui.

En 1929, Herbert Hoover, qui avait grandement apprécié l'aide que Stimson lui avait apportée dans plusieurs projets humanitaires, entre autres celui du Secours Belge, lui confia le poste le plus important des Etats-Unis après la vice-présidence, celui de secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Quand le Japon envahit la Mandchourie, la voix de Stimson s'éleva avec indignation en maintes occasions contre cet acte agressif.

De 1933 à 1939, Henry Stimson publia plusieurs ouvrages fort documentés tels que « La Politique Etrangère d'aujourd'hui ». « La Démocratie et le Nationalisme en Europe ». « La Crise d'Extrême-Orient ». Au début des présentes hostilités, il combattit avec acharnement la politique isolationniste de Hoover et de Lindbergh et se rangea résolument aux côtés du président Roosevelt. Aussi, celui-ci fit-il appel à ses services et lui confia-t-il en juin 1940 le portefeuille de la Guerre. Stimson s'empressa de mobiliser une armée de 15 millions d'hommes et de veiller à la construction de plusieurs centaines de milliers de tanks et d'avions.



LEGENDE

(1) Le débarquement en Sicile a été précédé par un bombardement intensif des bases navales et aériennes. Messine et Reggio di Calabre ont été particulièrement éprouvées. A Taormina, le quartier général du commandement de l'île a été détruit. **(2)** Des planeurs atterrirent sur l'île dans la nuit du 9 au 10 juillet 1943. **(3)** Les parachutistes des armées alliées les suivirent peu après. **(4)** Une flotte de débarquement transportant des troupes américaines se dirigea vers la région de Gela. **(5)** Les Canadiens débarquèrent dans le secteur du cap Passero. **(6)** Les troupes britanniques se chargèrent du secteur de Syracuse qu'elles devaient occuper en moins de 24 heures. **(7)** Un autre débarquement aurait été effectué par la suite autour de Catane. **(8)** La protection aérienne fut assurée au début par les appareils venant de Malte (100 kilomètres) et de Pantellaria. **(9)** La flotte anglo-américaine participa d'une manière efficace à l'action, en bombardant les positions côtières et en assurant la protection de l'armada des transports alliés. **(10)** Cinq jours après le débarquement, la plus grande partie de la région sud-orientale de la Sicile était entre les mains des Alliés



«Le commencement de la fin...»

L'INVASION DE LA SICILE

L'image d'ensemble du débarquement allié en Sicile qu'on lira ci-après est reconstitué d'après des messages inédits de correspondants de guerre et autres, qui ont suivi de près les opérations.

Le premier choc de la bataille pour la libération de l'Europe a été porté contre la côte découpée de la Sicile, avec ses falaises ocres ayant pour arrière-plan des collines verdoyantes aux pentes molles. A l'instant où le soleil commençait à teinter de rose la cime, toujours couverte de neige, de l'Etna, les grandes péniches de débarquement alliées commencèrent à déverser sur la rive plate des hommes et des tanks.

Les pilotes des appareils qui formaient l'ombrelle protectrice de la plus grande opération navale de l'histoire voyaient comme sur un écran lumineux les navires de guerre et les transports alliés qui fumaient de toutes leurs cheminées près de la côte, alors que, semblables à des fourmis affairées, les chalands de débarquement faisaient la navette, débarquant à chaque voyage des combattants et des engins de guerre.

Au large, protégés par un écran de destroyers, les croiseurs alliés prirent la succession des bombardiers. Les gros canons de marine pointaient leurs gueules menaçantes vers la côte : bientôt ils déversèrent des tonnes d'obus sur les batteries côtières ennemies, nichées dans les bosquets des plantations de citrons et d'oranges. Une escadrille solitaire de bombardiers lance-torpilles apparut dans les airs : elle fut accueillie par un tel feu de file, qu'après un moment d'hésitation, les appareils s'empressèrent de rebrousser chemin et de disparaître à l'horizon, en direction de l'île.

LES PARACHUTISTES

Pendant toute la soirée de vendredi, les projecteurs de la Sicile avaient nerveusement fouillé l'espace. Les servants des batteries antiaériennes axistes avaient eu leurs nerfs soumis à une dure épreuve par le vrombissement menaçant de centaines de bombardiers. C'est alors que les premiers parachutistes furent lâchés et que des centaines de planeurs, détachés de leurs appareils remorqueurs, glissant silencieusement, vinrent à la rencontre du sol sicilien.

Les composants d'une fameuse unité britannique de parachutistes, poussés par un vent trop fort, furent dispersés çà et là sur un territoire qui leur était inconnu. Ils atteignirent quand même leur objectif, mais ils n'étaient pas en nombre suffisant pour pouvoir maintenir la position : après un âpre combat de corps à corps, ils furent repoussés.

Puis, les premières troupes aéroportées jaillirent de l'obscurité et se joignirent aux parachutistes en retraite. Tous repartirent à l'attaque de l'objectif qui fut reconquis, et cette fois-ci maintenu. Dans ce secteur, pour la première fois dans l'histoire probablement, des parachutistes combattirent contre un escadron de cavalerie : en effet, dans le clair-obscur de l'aube, les Italiens effectuèrent une charge en règle.

DÉBARQUEMENT

Chaque officier et chaque soldat qui prend part à cette attaque vitale est conscient de l'importance de sa mission. A bord de l'un des navires qui se dirigeait vers la Sicile, un colonel d'état-major avait dit à ses officiers : « Nous sommes à la veille d'un événement de l'histoire du monde qui ne sera jamais oublié. »

Pour le général Eisenhower, ainsi que pour son état-major qui comprend les généraux Alexander et Montgomery, la tâche consistant à réduire au silence les batteries côtières et à prendre un point d'appui à terre était essentielle.

Lorsqu'il débarqua de son jeep amphibie, le général Eisenhower mit pied sur une plage encombrée de toutes sortes d'équipements.

Aussi calmes que s'ils s'étaient trouvés aux manœuvres d'Aldershot, les équipages de tanks et de véhicules transportant les mitrailleuses Bren dirigeaient leurs engins à travers les encombrements de la plage, s'apprêtant à aller prêter renfort à l'infanterie britannique et canadienne qui s'enfonçait dans le territoire sicilien, vers le bas des collines.

Dans les vingt-quatre heures, le port de Syracuse, avec ses larges quais et sa rade profonde, avait été pris d'assaut, et d'autres points de débarquement, tels que Gela et Licata, avaient été établis.



Les embarcations attendent d'être pleines pour prendre le large.

« Cela semble trop facile ! » Telle fut la première réaction des hommes d'un régiment de l'Ontario, au moment où ils prenaient pied sur la plage de Pachino. Les défenses côtières avaient été enfoncées à la bombe avant le débarquement du gros de nos forces.

D'autres unités rencontrèrent plus de difficultés, et durent se frayer un chemin en combattant. A travers la large plaine de Gela, quelques-unes des contre-attaques les plus vigoureuses furent déclenchées contre les effectifs américains.

Des tanks de construction française, montés par des Italiens, tentèrent de neutraliser des têtes de pont sur lesquelles étaient entassés des ravitaillements par des hommes enfoncés dans l'eau jusqu'à la taille. L'aspect de la rencontre changea totalement lorsqu'un destroyer s'approcha du rivage et ouvrit le feu sur la formation blindée qui se retira précipitamment en laissant sur le terrain plusieurs carcasses de tanks fumantes.

Les navires de guerre alliés firent un merveilleux travail, en tant qu'unités mobiles d'artillerie : jamais, depuis Gallipoli, ils n'avaient été employés sur une aussi grande échelle.

Tout en dévalant la route côtière, les tanks alliés se tenaient en contact, par radio, avec les navires de guerre qui allaient et venaient parallèlement à la côte. Dans certaines petites villes, aucune résistance ne fut rencontrée. Des carabinieri d'opérette, qui avaient pris en mains le service d'ordre, agitaient les bras en voyant les unités blindées alliées.

A SYRACUSE

Samedi soir, les troupiers britanniques, vêtus de khaki, couverts de poussière par suite d'une longue marche, parvenaient à Syracuse, leur objectif. Mais le moment du repos n'était pas encore venu. Allemands et Italiens s'étaient barricadés dans les maisons aux murs épais et aux fenêtres hautes et étroites.

Le combat le plus acharné fut livré devant les casernes qui furent déblayées avant l'aube, après des engagements féroces. Sans attendre le jour, les dragueurs de mines commencèrent à nettoyer le port de Syracuse, à la douce lumière de la lune.

Alors que la plus grande partie des Siciliens avait été évacuée, un bon nombre d'entre eux fut pris dans le flot de l'avance alliée. Habitués à se contenter d'une maigre ration quotidienne de maïs, de pain-éponge gris parfumé d'ail, ils dévorèrent les rations des Alliés comme s'ils s'étaient trouvés à un banquet.

La misère est grande partout. Les troupes alliées trouvèrent les vitrines pleines seulement de bric-à-brac, souvenir du temps où les touristes britanniques et américains venaient visiter la « Bella Sicilia ».

Des inscriptions de bienvenue tracées en anglais avaient couvert les mêmes inscriptions rédigées en allemand, à l'intention des « touristes » nazis qui, fuyant Berlin et Cologne bombardés, avaient séjourné dans l'île quelques mois auparavant. A Licata et dans d'autres localités, les soldats américains rencontrèrent plusieurs Siciliens qui parlaient leur langue. Sur les murs des bistros, de vieux avis de départ montraient la Statue de la Liberté, poste avancé de la fabuleuse terre d'Amérique, à côté d'un portrait grimaçant de Mussolini.

Plusieurs, parmi ces maisonnettes couvertes de tuiles rouges, entourées de vignes, avaient été achetées avec des dollars gagnés aux Etats-Unis par des émigrants qui s'en étaient revenus dans le pays natal. La guerre contre les Etats-Unis a été l'action la plus malheureuse que Mussolini ait pu déclencher, car aux yeux des Siciliens, généralement pauvres, dont chacun a un proche parent de l'autre côté de l'Atlantique, l'Amérique est un pays jouissant d'un prestige énorme.

Jusqu'à maintenant, la plupart des Siciliens qui se sont trouvés pris sur le champ de bataille n'ont manifesté aucun signe d'hostilité à l'égard des troupes alliées. Le maire d'une petite ville accueillit poliment le commandant allié, prit place à sa droite dans une jeep et fit route avec lui jusqu'au prochain village où il conseilla à ses voisins de se montrer accueillants.

RENFORTS POUR L'AXE

La première phase de l'opération fut une simple course qui semble avoir été gagnée par les Alliés. Le général Guzzoni, qui avait été mis à la retraite depuis la campagne d'Albanie, et qui tout récemment s'est vu confier le commandement des effectifs de Sicile, dépêcha de gros renforts, à toute allure, au long des routes battues par le vent, dans une tentative pour déloger les Alliés.

Pendant que les ingénieurs et les soldats du génie étaient encore attelés à la tâche de rendre les aérodromes de l'île utilisables pour l'aviation alliée, des bombardiers de la flotte et des Forteresses Volantes s'envolèrent à la rencontre des renforts axistes, qu'ils rencontrèrent à mi-chemin. Surpris sur des routes étroites, les Italiens et les Allemands furent martelés inexorablement : au milieu des explosions qui éclataient de toutes parts, des hommes allèrent jusqu'à se précipiter dans des ravins pour se mettre à l'abri.

L'homme auquel revient le mérite de cette action qui aboutit à la destruction de plus de quatre cents véhicules ennemis est le major général américain James A. Doolittle, dont les avions blitzèrent Tokio en 1942.

LES HABITANTS

Parmi les soldats de la Septième Armée américaine, il en est qui parlent italien, et qui livrent la bataille de la liberté de l'Amérique sur les rivages du pays de leurs parents et grands-parents qu'ils ont laissés aux Etats-Unis. Dans la trêve qui suivit la bataille pour Licata, des paysans se mêlèrent aux troupes et, exhibant des photos jaunies, demandèrent aux fils de l'Oncle Sam s'ils pouvaient leur donner des nouvelles de leurs parents émigrés en Amérique depuis des années.

La propagande fasciste avait annoncé aux Siciliens que les Alliés allaient envoyer à la conquête de l'île des régiments de cannibales africains et de chasseurs de têtes indiens : alors, tous furent unanimes à soupirer de soulagement en voyant des soldats, comme tous les soldats, prendre pied sur le rivage. Depuis la guerre, il y a peu de radios dans les villages, mais plusieurs indigènes de l'île avaient été à l'écoute des radiodiffusions alliées donnant des nouvelles des Siciliens faits prisonniers en Afrique.

A l'intérieur de l'île, rares sont ceux qui peuvent lire les tracts jetés par les avions alliés, vu que la grande majorité des paysans est illettrée. Là, vivent les sujets de Mussolini qui sont le plus mécontents. Les routes assez grandes pour permettre le passage de camions ou de tanks sont rares et des communautés entières vivent dans l'isolement par suite du manque de communications et de transports.

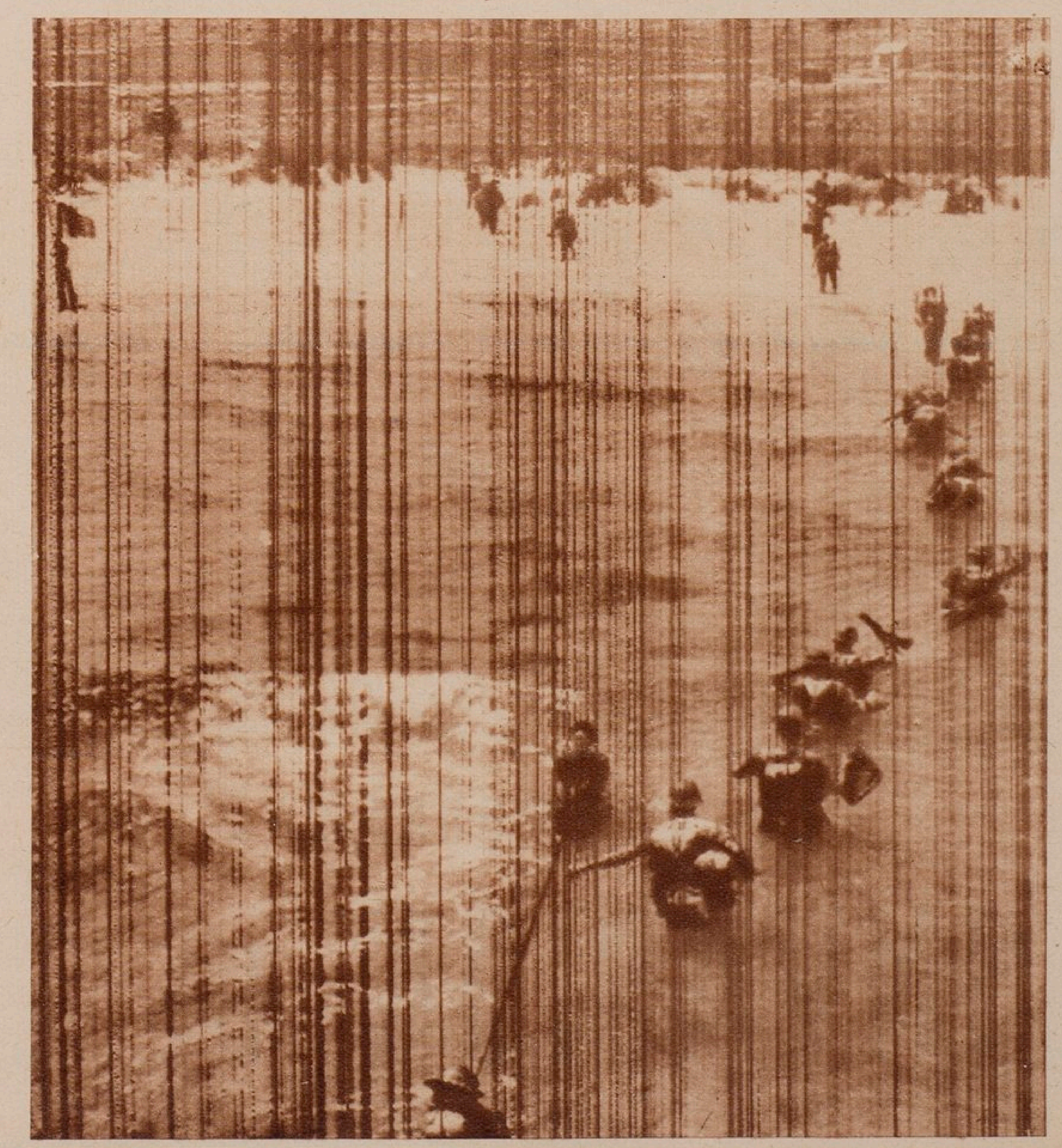
Dans ces montagnes sinistres aux teintes violacées, se creusent des vallées que l'on peut considérer comme complètement coupées du reste de la région. C'est là que, pendant la dernière guerre, des milliers de déserteurs trouvèrent refuge. Depuis que Mussolini a pris le pouvoir, elles sont habitées par un bon nombre de fugitifs politiques.

La plupart d'entre eux arrachent leur pitance d'une terre sèche et rocailleuse, arrivant à grand'peine à faire pousser quelques poignées de blé ou de maïs. Seuls quelques oliviers verts rompent la monotonie sauvage du paysage. Dans ces régions, la « Maffia » et la « Main Noire » jouissent encore de quelques restes de puissance.

Sous la direction des réfugiés politiques, cette contrée revient à quelques-uns des anciens idéals : protéger le peuple contre l'exploitation. Les mines de soufre de Caltanisetta, sur le plateau central, sont situées dans la région la plus désolée de l'île.

Les mineurs pourraient bien interpréter l'écho des explosions qui leur parvient de loin comme le signal de leur libération. Salaires misérables, journées interminables de travail et conditions d'existence extrêmement pénibles en ont fait un dur noyau d'antifascistes.

Il est certain que les Siciliens, qui ont longtemps soutenu un mouvement séparatiste, se trouveront infiniment mieux sous l'occupation alliée. Mussolini pourrait fort bien se mordre les doigts d'avoir abandonné à son sort cette île peuplée de trois millions d'êtres oubliés.



Les troupes débarquent dans l'eau et gagnent les rivages de la Sicile.
(Photos transmises par bélinogramme)



...La promptitude presque incroyable avec laquelle l'armée prêta le serment d'allégeance personnelle à Hitler, après la mort du vieux maréchal Hindenburg, ne peut être expliquée que par ce sentiment du chien fidèle qui, ayant perdu son maître, s'attache à n'importe qui plutôt que de devenir vagabond.

Les Generaux Allemands renverseront-ils Hitler ?

Beaucoup de gens accordent à la Wehrmacht, dans la sphère politique, un pouvoir qu'elle avait peut-être autrefois et qu'elle a complètement perdu aujourd'hui. Faut-il croire que les chefs militaires allemands seront encore en mesure de jouer un rôle de premier plan, en tant que représentants des forces armées, qu'ils pourront même monter un coup d'Etat contre Hitler ? C'est à ces questions que répond l'article très documenté qui suit de Sebastian Haffner.

Les généraux allemands sont-ils encore un groupe puissant en Allemagne ? Ont-ils une politique ? Leur serait-il possible de se débarrasser des nazis ? Tout cela ne peut plus être tenu pour acquis.

Bien des choses se sont passées dans l'armée allemande ces dernières années. En tant que force militaire, elle est encore, sans aucun doute, puissante, malgré ses récentes défaites. En tant que puissance politique, elle a rapidement décliné et elle ne compte peut-être déjà plus. Le récent remaniement du haut commandement allemand a été interprété par certains comme l'indice d'une crise de plus en plus aiguë ; il pourrait même être le signe d'une abdication définitive.

Je ne veux pas dogmatiser, cependant, au sujet de l'avenir. Je me bornerai à relater, dans ses lignes générales, l'histoire de la politique de l'armée en Allemagne, depuis son origine, en 1918, à aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, c'est une histoire étonnante.

L'ARMÉE N'AVAIT PAS DE POLITIQUE

L'armée prussienne et l'armée impériale allemande, qui lui succéda, n'avaient pas de politique jusqu'en 1914/18. Cela peut paraître surprenant vu la théorie, largement acceptée, du militarisme permanent prussien et allemand, mais c'est un fait. La Prusse et l'Allemagne impériale peuvent — comme la France et la Russie — être appelées « militaristes » dans le sens qu'elles entretenaient de grandes armées permanentes, prenaient grand soin de maintenir la qualité professionnelle de ces armées et reconnaissaient aux officiers, dont la fierté professionnelle était grande, un statut social élevé. Elles ne peuvent pas — comme l'Espagne, le Japon ou, quelquefois, la France — être appelées « militaristes » dans ce sens que leur politique intérieure ou nationale fut jamais déterminée par des juntes militaires ou que l'armée, en tant qu'armée, joua le rôle d'un parti militaire. Dans le seul cas où les chefs de l'armée prussienne, dans le courant d'une guerre, essayèrent de faire passer le prestige militaire immédiat avant la politique civile à longue haleine, ils échouèrent. C'était à Nikolsburg, en 1866. L'armée se considérait comme un instrument purement militaire, servant la politique de la Couronne quelle qu'elle fût, sans essayer en aucune manière de l'influencer. Ce dernier point faisait partie du code de l'honneur du soldat.

Ces faits doivent être gardés à l'esprit parce qu'ils expliquent beaucoup de choses, qui paraîtraient autrement inexplicables, dans la politique de l'armée allemande après 1918. Ils indiquent pourquoi la Reichswehr n'a jamais pris pleinement conscience de ses possibilités politiques éventuelles, pourquoi toutes les tentatives d'instaurer une règle militaire directe furent entreprises sans enthousiasme pour avorter en fin de compte, pourquoi la politique de l'armée n'a jamais consisté à chercher vraiment autre chose qu'à glorifier la classe militaire même, et pourquoi tous les essais militaires dans le domaine de la grande politique n'ont jamais été poussés à fond. Ils expliquent aussi en partie la raison pour laquelle la toute puissante Reichswehr a capitulé, avec soulagement presque, devant Hitler. Une tradition de 200 ans ne s'abolit pas facilement en 20 ans.

La politique de l'armée prit naissance en Allemagne en 1918. Il est exact que, depuis 1916 déjà, Ludendorff exerçait une influence personnelle croissante sur la politique militaire, au point d'assumer en 1918, « de facto », le plus haut poste directeur de la guerre. Cela, cependant, était dû davantage au fait que les politiciens étaient incapables de dresser des plans et portaient une déférence superstitieuse à l'esprit de décision militaire, qu'à une recherche consciente du pouvoir politique de la part de l'armée. De toute façon, cet état de choses n'obtint pas de sanction officielle. Il fut même ignoré et n'influença en rien l'attitude générale de l'armée.

1918, par contre, transforma l'esprit de l'armée allemande au point de le rendre méconnaissable. Cette année amena le changement sinistre caractérisé par la formule du premier ministre de la Guerre de Hitler, le maréchal von Blomberg : « L'honneur de l'officier allemand consistait autrefois à être correct. Maintenant, il est du devoir de l'officier allemand d'être rusé. »

Que s'est-il passé au juste, en 1918, en ce qui concerne l'armée allemande ? Tout d'abord, l'armée subit, en succession rapide, trois chocs désastreux. Puis, encore confondue, furieuse, presque hors d'elle-même, elle se vit confier un pouvoir sans précédent, un pouvoir enivrant.

LA DÉFAITE

Le premier choc pour l'armée allemande, en 1918, fut la défaite pure et simple. La défaite est un choc pour n'importe quelle armée et la réaction la plus naturelle qu'elle produit est le désir d'une revanche. Ce désir est en général inoffensif, parce qu'une armée battue est rarement en mesure de déterminer la politique de son pays. Dans ce cas, il fut fatal parce que l'armée allemande battue devint, en fait, un facteur de puissance décisif en Allemagne. Le désir d'une réhabilitation militaire devint, après 1918, l'élément le plus stable de la politique de la Reichswehr. Et cela signifiait clairement la guerre.

Il est paradoxal que la défaite ait constitué le principal stimulant des progrès militaires réalisés par l'Allemagne pendant l'entre-deux-guerres. Alors que l'armée britannique était démobilisée, alors que l'armée française se reposait sur ses lauriers, le noyau de ce qui subsistait de l'armée allemande se mettait à l'œuvre — presque immédiatement — pour apprendre et appliquer les leçons de 1914/18. Voilà la raison pour laquelle l'armée allemande, battue par l'armée britannique, développa toutes les possibilités tactiques du tank — inventé cependant par les Anglais ; voilà pourquoi elle révolutionna sa tactique d'infanterie, pourquoi elle pensa la première à combiner la guerre sur terre et dans les airs, réalisa l'artillerie volante sous la forme du bombardier en piqué et pourquoi elle conçut l'idée — son idée-maîtresse principale — d'intégrer les trois armes en une seule Wehrmacht sous un haut commandement unique.

Toutes ces idées, que Hitler s'attribue, remontent à von Seeckt, qui commandait en chef l'armée allemande de 1920 à 1928. Cet homme, qui avait été chef d'état-major de Mackensen pendant la première guerre mondiale, fut à l'armée de Hitler ce que Schlieffen avait été à l'armée impériale de 1914/18. Lui aussi choisit et entraîna cette équipe de théoriciens et de chefs — von Fritsch, von Brauchitsch, Halder, von Bock, von Runstedt, von Leeb, Guderian, Blaskowitz, von Reichenau — qui devait étonner le monde en 1939/41. Von Seeckt mourut, à la retraite, en 1936. Des principaux généraux de son école, la plupart sont aujourd'hui morts ou limogés.

LA MUTINERIE

Le second choc fut la mutinerie, « la révolte des masses ». Ludendorff a décrit comment, le 8 août 1918, « le jour noir de l'armée allemande », il s'effondra presque à la nouvelle que des groupes entiers de soldats allemands se rendaient en masse et que les hommes des compagnies montant en ligne étaient insultés par leurs camarades. La crainte de voir un tel événement se répéter, d'assister à une nouvelle grève militaire, a déterminé, peut-être plus que toute autre chose, à la fois la politique militaire intérieure de la Reichswehr et son attitude politique. Deux conséquences en résultèrent.

La première fut la « démocratisation » intérieure de l'armée allemande. Les relations entre officiers et soldats furent bouleversées dans l'armée d'après-guerre. Les officiers cessèrent d'appartenir à une classe différente. Le fait d'être hautain devint, même chez les officiers supérieurs, une offense grave. Des instructions furent données aux officiers pour qu'ils se mêlent socialement avec leurs hommes, qu'ils soient au courant de leurs anniversaires et s'intéressent à leurs ennuis privés. L'avancement des hommes du rang fut rendu plus courant. Bien que l'aristocratie, inévitablement, continuât à constituer le noyau du corps des officiers, il n'y avait plus d'« exclusivité ». Il est erroné de dire qu'une « caste militaire » a dirigé l'armée allemande après 1918. Quelque chose de nettement plus dangereux avait pris la place de l'ancienne « caste militaire » : un parti militariste.

Car ce fut là la seconde conséquence pour l'armée du choc dû à la mutinerie : elle resta presque morbidement consciente de la nécessité d'un soutien politique des masses. Elle était impatiente de se dissocier de toute politique d'une minorité réactionnaire. Bien que de nombreux officiers supérieurs fussent, au fond d'eux-mêmes, monarchistes, la Reichswehr proprement dite n'a jamais encouragé ou appuyé aucune politique de restauration.

...Les idées que Hitler s'attribue remontent à von Seeckt qui commandait en chef l'armée allemande de 1920 à 1928.

De même, il lui répugna toujours beaucoup d'établir une dictature militaire ouverte. Elle était constamment aux aguets, cherchant un mouvement politique populaire et puissant qui rallierait les masses. Elle était prête à collaborer avec n'importe quel mouvement de masse politique, à condition qu'il fût « wehrfreudig » — mot impossible à traduire littéralement mais qu'on peut rendre, sans en fausser le sens, par « militariste ». Si nécessaire, l'armée était tout à fait prête à appuyer en retour le socialisme. D'où le long flirt du général von Schleicher avec les syndicats, d'où le « Reichswehr-bolchevisme » de certains intellectuels comme Junger et Niekisch, d'où l'inévitable attirance que le mouvement nazi de Hitler exerça dès le début sur plusieurs chefs de la Reichswehr. D'où, aussi, les faux calculs de conservateurs comme Rauschning, de réactionnaires comme Hugenberg et de romantiques politiques comme Papen, lorsqu'ils comptèrent sur la Reichswehr pour appuyer leurs aventures de minoritaires.

DISPARITION DE LA COURONNE

Le troisième choc, le plus sérieux peut-être que l'armée subit en 1918, fut la disparition de la Couronne. Le serment au Seigneur de la Guerre avait été le fondement même de l'honneur et de la moralité de l'armée. Lorsqu'il s'en alla, l'armée perdit sa base et sa raison morales. C'était comme si un prêtre perdait sa foi en Dieu. C'est là la raison du déclin de ses principes d'honneur autrefois élevés, de la dureté et du cynisme qui devinrent typiques de la politique de la Reichswehr dans l'après-guerre. C'est là la source d'épisodes aussi honteux que les assassinats de Feme et du rôle de l'armée dans les événements du 30 juin 1934. Privée de la Couronne, l'armée avait été privée de son centre de loyalisme ; la moralité du soldat céda la place à celle du lansquenet. Le cas du maréchal von Bock peut être tenu comme un exemple. Le 8 novembre 1918, von Bock, alors jeune officier d'état-major, fit irruption au Conseil de la Couronne pour implorer le Kaiser de rester, de se mettre à la tête de l'armée et de combattre la révolution. Il ne réussit pas — et l'homme qui avait été le serviteur loyal et ardent de son souverain devint le serviteur cynique et intrigant de maîtres qu'il méprisait.

Ici aussi, nous devons étudier la raison pour laquelle l'armée, presque pathétiquement, cherchait quelque nouveau seigneur de la guerre « ersatz », vers lequel irait le loyalisme total sans lequel une armée ne peut exister. Hindenburg servit un peu. La promptitude presque incroyable avec laquelle l'armée prêta le serment d'allégeance personnelle à Hitler, après la mort du vieux maréchal, ne peut être expliquée que par ce sentiment du chien fidèle qui, ayant perdu son maître, s'attache à n'importe qui plutôt que de devenir vagabond.

Mais l'armée, entre temps, était elle-même devenue la maîtresse presque absolue du pays. Après les trois chocs de la défaite, de la révolte des masses et de l'abdication du Seigneur de la Guerre suprême, elle se vit octroyer un pouvoir politique sans précédent : à Noël de l'année 1918, en effet, le gouvernement républicain fit appel aux anciens chefs de l'armée pour leur demander de réprimer la révolution communiste et il accepta leurs conditions de collaboration.

DÉDALE

Il faudrait un livre entier pour décrire le dédale de la politique de l'armée allemande depuis le moment où la Reichswehr devint le véritable « pouvoir dans les coulisses ». Quels qu'aient été les détours aventureux, les passages souterrains, les culs-de-sac, la grand'route de la politique de l'armée demeura la préparation à la guerre, la recherche de l'appui populaire, le rejet de toute responsabilité militaire ouverte et un désir désespéré d'un nouvel objet de loyalisme — c'est-à-dire un désir d'abdication politique.

Si l'on se rend compte de cela, il saute aux yeux que l'armée devait se jeter dans les bras de Hitler, celui-ci lui fournissant tout : la guerre, l'appui des masses, le dégagement de toute responsabilité et même un objet de loyalisme. Il n'est pas vrai de l'armée dans son ensemble — bien que ce soit peut-être vrai pour quelques chefs indi-

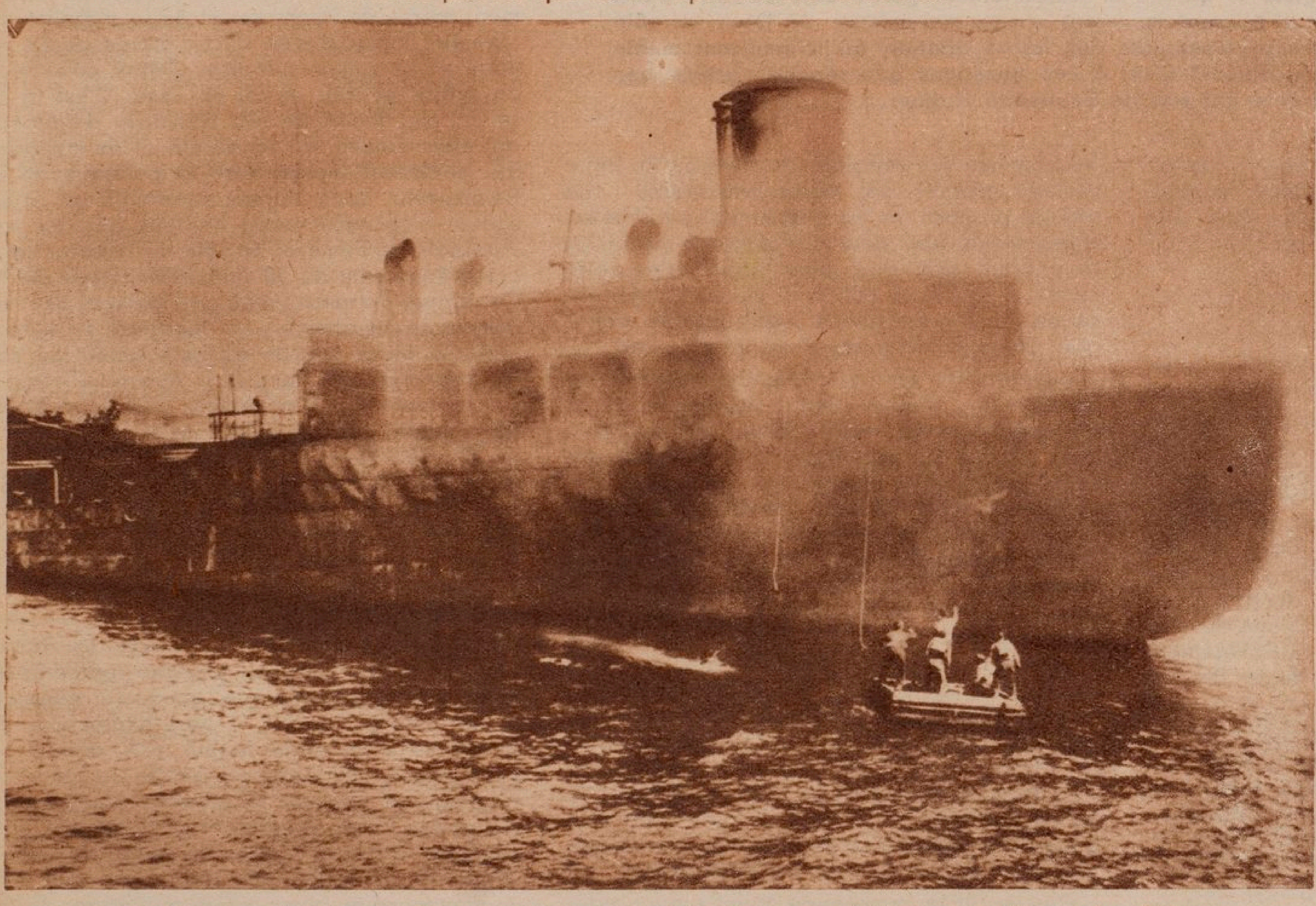
(*La suite en page* 15)



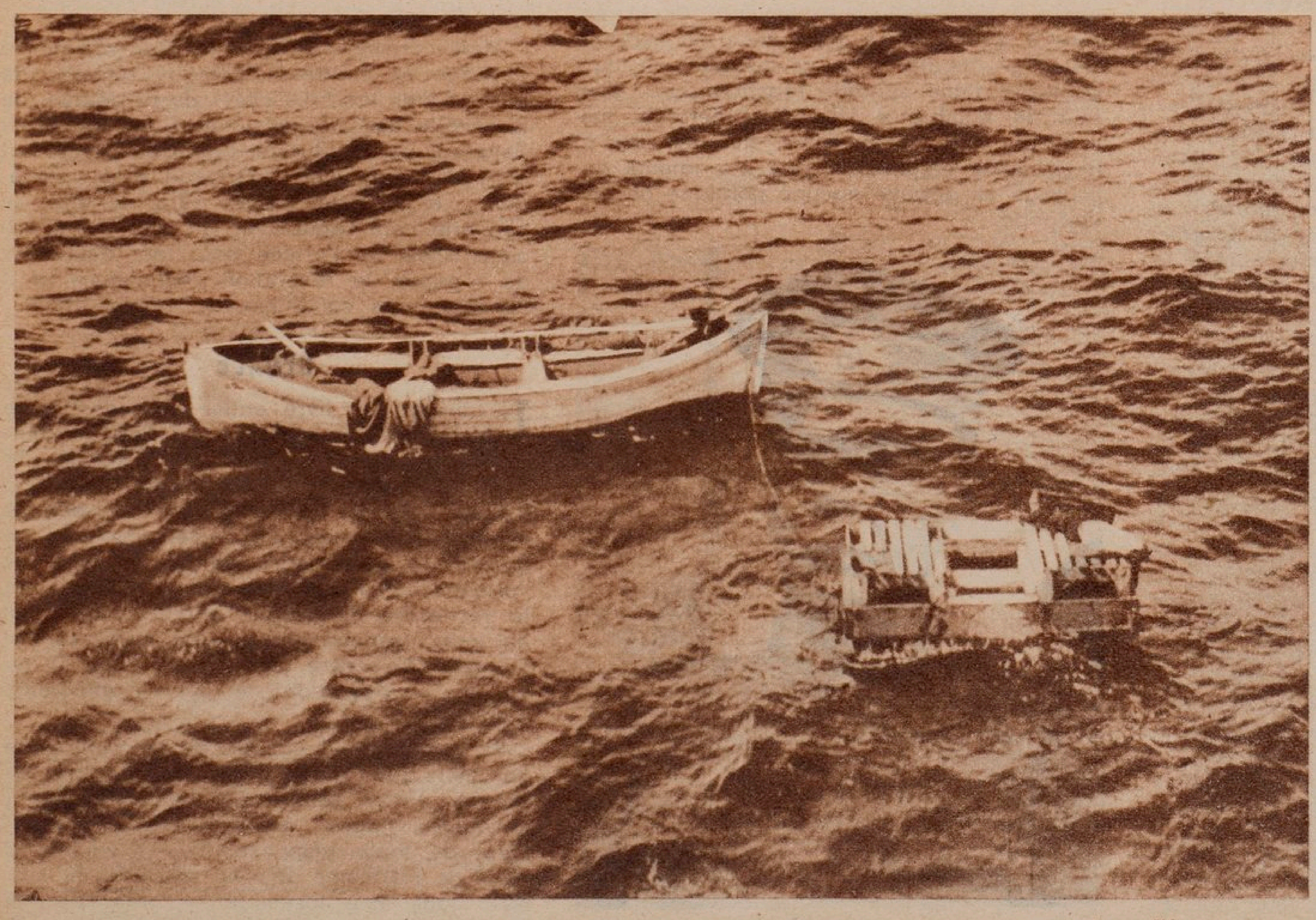
Les membres de l'équipage du cargo torpillé sautent par-dessus bord.

DRAME EN MER

Un cargo allié, torpillé dans l'Atlantique nord par un sous-marin ennemi, les membres de l'équipage durent abandonner le navire avant son explosion. Malgré le tragique de sa situation, un des rescapés prit sur le vif les très intéressantes photos que nous reproduisons ci-contre.



Le bateau abandonné par son équipage ne tardera pas à être englouti par les flots.



Trois membres de l'équipage, deux dans une barque et le troisième sur un radeau, attendent d'être secourus.

LIGNES INTERIEURES

Les forces de l'Axe devront se replier en cas de succès du débarquement allié

par le MAJOR G. FIELDING ELIOT

Les grandes victoires ne viendront pas facilement. L'offensive alliée d[...] viendra de plus en plus dure et, corollairement, la défense plus simp[...] Le major George Fielding Eliot, spécialiste des affaires militaires, expo[...] ce point de vue dans la revue américaine « Look ».

Suivant le correspondant du « Yorkshire Post », Hitler aurait donné des instructions pour la création d'une ligne défensive intérieure en dehors et à proximité des frontières du Reich. On croit, ajoute ce correspondant, que les forces réunies par l'ennemi sur les côtes du littoral européen sont des forces d'avant-garde et que la constitution d'une ligne intérieure indique que les Allemands effectueraient éventuellement deux replis : le premier vers la première ligne de défense en cas de succès de débarquement allié, et le second vers les frontières du Reich.

Pourquoi le Reich aurait-il pris de pareilles dispositions de défense ? C'est parce qu'il sent peser sur lui la menace imminente de l'invasion continentale et que, dans l'état actuel des forces, une pareille entreprise pourrait bien amener les Alliés à proximité des frontières allemandes. Les Nations Unies sont passées à l'offensive. Ce qui ne veut pas dire qu'elles en soient à la dernière phase de la guerre. Elles préparent seulement les opérations susceptibles d'y mettre effectivement fin. La guerre sera gagnée quand l'ennemi sera battu chez lui, et plus ce dernier se replie sur son propre territoire, plus ses problèmes sont simplifiés.

IMPORTANCE DES RÉSERVES

La guerre moderne nécessite une immense quantité de munitions, d'armes et d'équipement. Cinq pays seulement possèdent une industrie leur permettant de livrer une lutte totale ; ce sont : les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Russie, l'Allemagne et le Japon.

Ramené à ses termes les plus simples, le problème de la guerre pour chaque pays consiste à produire des munitions et à entraîner des hommes, puis à les transporter sur les fronts et à les y maintenir. Plus la bataille est éloignée des centres de production, et plus grande est la pression qui pèse sur les transports.

Un autre problème très important est celui qui consiste à amener des matières premières et des vivres aux centres industriels. Les usines doivent avoir des matières premières et les travailleurs doivent être suffisamment nourris.

La main-d'œuvre, la production industrielle et les matières premières de toute nation sont limitées. Seules les nations qui disposent en réserve d'énormes ressources peuvent entreprendre des campagnes distantes de leurs centres. Seules ces nations peuvent maintenir de longues lignes de communications et produire toujours la quantité de matériel nécessaire à leur stratégie.

Quand de pareilles campagnes sont entreprises et ne sont pas gagnées au bout d'un délai raisonnable, de sorte que la puissance offensive commence à décroître, l'assaillant doit généralement passer à la défensive. Il se voit donc contraint de raccourcir ses lignes, de diminuer la dépense d'énergie consacrée aux transports et d'accroître sa puissance de choc.

Telle est aujourd'hui, dans des conditions toutefois différentes, la situation de l'Allemagne et du Japon.

TRANSPORTS ALLEMANDS

Pour les Allemands, les transports terrestres, complétés par les transports maritimes et aériens, sont vitaux. De l'excellent réseau ferroviaire allemand, du système de communications routières et fluviales partent les artères qui mènent au front russe, aux Balkans, à l'I[...] lie, aux Pays-Bas, à la Fr[...] ce et à la Norvège. Gr[...] à ces lignes, les troupes et[...] matériel allemands peuv[...] parvenir assez rapidemen[...] n'importe quel secteur du v[...] te périmètre de l'Europe [...] guerre.

Mais certaines de ces lig[...] sont longues et compliqué[...] En prenant Berlin com[...] centre, il y a près de 1.600 [...] lomètres jusqu'au nord de [...] Norvège et jusqu'à la Cr[...] même par la voie des airs. [...] les transports aériens à [...] seuls ne peuvent pas raviti[...] ler une grande armée. Des [...] forts de cette envergure [...] peuvent être tentés que [...] une nation qui dispose d'i[...] portantes réserves. Comme [...] ressources du Reich diminu[...] et que celles de leurs adv[...] saires augmentent, les Al[...] mands doivent ramener le[...] forces éparpillées.

EN CAS DE RE[...]

Quand le front européen [...] nous ne devrons pas [...] ce repli sera nécessairem[...] d'affaiblissement. Voyons ce [...] rait si l'ennemi se retirait [...] plus intérieures.

Tout d'abord, ses com[...] roviaires et routières sera[...] plus courtes. Cela signifie [...] motives, moins d'autos, moi[...] moins d'essence. Il n'aura[...] occuper de trafic maritime[...] de ses propres canaux. Il [...] les transports aériens d'un[...] effective parce que chaque [...] l'envoi du matériel et des ho[...] res avec une moindre cons[...] sence.

En fait, une grande quan[...] de matériel et de capacité p[...]



Le jour viendra où le Japon[...] tions maritimes comme cela [...] tralité russe, les armées allié[...]



Sentant de plus en plus peser sur l'Allemagne la menace de l'invasion alliée, il se pourrait fort bien que Hitler se décide à replier ses troupes vers une ligne défensive intérieure à proximité des frontières du Reich. Les forces réunies par l'ennemi sur le littoral européen ne seraient que des forces d'avant-garde. Voici comment se présenterait la ligne intérieure du front allemand après ce repli.

...EPLI

...en sera ouvert, ... considérer que ...ment synonyme ...e qui se produi... sur des lignes

...nications fer... ...aient beaucoup ...oins de loco... ... de camions, ...s à se pré... à l'exception ...pourrait utiliser ...e manière plus ...vol permettrait ...ommes nécessai... ...ommation d'es...

...ntité d'hommes, ...roductive pour-rait être libérée pour renforcer sa puissance de combat.

Les Allemands souffriraient certainement de la proximité de nos bases aériennes de leurs centres vitaux, mais ils seraient capables de leur assurer une meilleure protection parce qu'ils pourront affecter plus d'hommes et de matériel à leurs avions de chasse et à leurs batteries anti-aériennes.

ET LE JAPON ?

Examinons maintenant la situation du Japon. Le problème qui se pose aux dirigeants nippons est un problème de transports maritimes. Une nation manquant presque complètement de matières premières essentielles à la guerre, comme le Japon, doit les importer par voie de mer. Sa production industrielle et ses soldats se trouvent sur les principales îles qui constituent la métropole. La mer est la seule route qui mène aux divers fronts à défendre.

La capacité du Japon de mener une guerre offensive dépend donc entièrement de sa navigation marchande. Il y a de sérieux doutes que sa capacité de production maritime puisse remplacer les pertes.

Le jour viendra où le Japon, comme l'Allemagne, sera contraint de raccourcir ses communications maritimes afin de ne pas réduire sa production utile ou sa puissance de combat.

Il pourrait alors défendre toute la zone de repli en atteignant rapidement n'importe quel point, et nous serions obligés, à notre tour, de courir d'énormes distances.

Les Japonais ont eu un peu plus d'une année pour développer les énormes ressources de pétrole, de fer, d'étain et de caoutchouc des Indes Néerlandaises et de la Malaisie. Si nous pouvons couper les lignes de ravitaillement nippon avant qu'ils n'aient le temps d'amener ces fournitures en grandes quantités au Japon, leur résistance sera considérablement diminuée. Mais nous ne pouvons pas tabler sur le succès total des raids aériens et des incursions sous-marines contre la navigation nippone. Le plus que nous puissions raisonnablement escompter, c'est de confiner le Japon à la zone de repli représentée par la carte.

Alors, en présupposant la neutralité russe, nous serions encore entre 800 et 1.300 kilomètres du Japon sur la côte chinoise ; et les bases de contre-offensive japonaise au nord de la Chine seraient bien plus près de nos aérodromes que nous ne serions de n'importe quel objectif ennemi.

•

Nous devons convenir qu'il nous reste à parcourir le chemin le plus pénible pour remporter la victoire.

Comme nos ennemis sont petit à petit refoulés des limites extérieures de leurs présentes conquêtes, ils resteront encore très forts parce qu'ils vivront, pour ainsi dire, sur le gros de leurs lignes ramassées.

Ramenés à leurs limites extérieures minima, le Japon et l'Allemagne n'abandonneront pas la lutte facilement. Ils ne savent que trop bien la soif de vengeance qu'ils ont suscitée chez leurs voisins et leurs ennemis dans le monde entier. C'est ce qu'on pourrait appeler l'énergie de la peur et du désespoir.

...n, comme l'Allemagne, sera obligé de raccourcir ses communica... ...est indiqué sur la carte. Mais alors, en présupposant la neu... ...ons trouveraient entre 800 et 1.300 kilomètres du Japon même.



Sur les plaines neigeuses, les membres de l'avion perdu avaient inscrit des appels au secours. Les aviateurs virent ces appels et atterrirent.

SAUVETAGE DANS LA NEIGE

C'est après un mois de recherches que les gardes-côtes de l'Alaska purent retrouver six aviateurs perdus dans une région désolée et inhospitalière. Deux d'entre eux furent trouvés morts. Les quatre autres rescapés, transportés à l'hôpital, ne tardèrent pas à retrouver leurs forces perdues par plusieurs semaines de souffrances et de privations.



Dans leur camp improvisé, les rescapés attendirent un mois avant qu'on pût les sauver. C'est couché ainsi qu'un des aviateurs fut trouvé.



Les gardes-côtes transportent sur des brancards les survivants de la tragique odyssée. Un mois entier ils furent séparés du monde.



Tableau charmant des deux princesses royales dans un cadre qu'on dirait sorti d'une œuvre de Corot. (Photo Cecil Beaton)

ELIZABETH ET MARGARET-ROSE

Princesses d'Angleterre

« Il me semble, disait un jour la jeune princesse Margaret, tandis que la famille royale se trouvait réfugiée à Balmoral à la suite des bombardements intensifs sur la Grande-Bretagne, que Hitler n'a pas l'intention de nous laisser une seule des choses qui nous sont chères. »

Le palais de Buckingham venait en effet d'être bombardé pour la deuxième fois : le boudoir de la reine avait été sérieusement endommagé et sa garde-robe abîmée.

Peu de temps auparavant, les deux princesses avaient quitté Londres pour la campagne, pensant y retourner sous peu.

La princesse Margaret, encore trop jeune cependant pour saisir la portée exacte des événements, ne voit dans la guerre qu'un sujet sans cesse renouvelé d'intérêt et d'amusement. Pour elle, une alerte consiste à empiler dans une valise tout l'attirail que l'on emporte généralement dans un abri, à descendre dans un endroit « très profond » et à dormir dans des couchettes superposées. « C'est moi, dit-elle avec fierté, qui occupe celle du haut. » Le lendemain des alertes, elle part à la recherche des bombes qu'elle inspecte avec curiosité, s'extasiant devant la largeur des cratères, et c'est avec joie qu'elle découvre dans le parc ces marques éloquentes du passage des avions ennemis : de beaux shrapnels de toutes les formes et de toutes les tailles, des débris de parachutes et de ballons... Elle est encore à l'âge heureux où la plus grande source de bonheur découle de la vue du soleil, des arbres, des animaux et des plantes. Elle vit dans son monde personnel où tout est gaîté, aventures et découvertes. Le côté hideux de la guerre ne l'a certainement point frappée encore.

●

L'aînée des princesses, âgée de dix-sept ans seulement, fait déjà preuve, par contre, d'un grand sens des responsabilités et d'une sensibilité qui lui font ressentir avec tristesse toutes les atrocités de la guerre. « Je suis très triste, quand je pense à tous ces pauvres gens sans foyer et sans abri », écrivait-elle en avril 1941 après un raid des plus violents ; et c'est avec passion qu'elle voudrait mettre fin à la suite ininterrompue de malheurs qui s'abattent sur le monde.

Brutalement sortie de l'enfance, la princesse Elizabeth se trouve au même âge que sa mère, frappée par les malheurs mêmes qui atteignirent la reine durant la dernière guerre. Agée de 14 ans au début des hostilités, la reine, en effet, perdit un frère, tué en action, tandis que deux autres étaient blessés, et un quatrième fait prisonnier. A l'heure actuelle, c'est un cousin de la princesse, un Scots Guard, que la guerre de Libye a emporté dès les premiers jours, et c'est un autre cousin qui se trouve prisonnier en Allemagne. Le cercle de famille ainsi diminué a été, comme on le sait, de nouveau éprouvé par la mort tragique du duc de Kent.

Avec l'aide de la princesse Margaret, Elizabeth essaie de contribuer dans la mesure du possible à l'effort de guerre. L'argent de poche des deux sœurs passe dans les « National Savings Certificates », et de leurs petits doigts laborieux, elles tricotent toutes sortes d'articles de laine : pull-overs, gants et chaussettes qui vont au dépôt de la Croix-Rouge d'Aberdeen. Leurs vieux vêtements sont distribués aux enfants des quartiers pauvres dont les maisons ont été détruites par les bombes. Et au cours de leurs vacances en Ecosse, elles engagent dans leurs compagnies de guides toutes les fillettes évacuées dans les fermes du domaine royal. Elles ont, en outre, réussi à gagner de l'argent pour la Croix-Rouge et pour le « Queen's Wool Fund », en donnant des représentations théâtrales. C'est ainsi qu'avec une compagnie d'enfants des écoles locales, elles jouèrent une pantomime de Cendrillon, et montèrent vers la fin de l'été une revue avec décors artistiques et éclairages modernes, qui eut lieu au palais de Windsor dans la salle de Waterloo. Pour remplacer les programmes supprimés dans un but d'économie, un parfait compère, un œillet rouge à la boutonnière, avait déployé toute sa verve. Certains hommes de la garde du château firent valoir leurs talents, et les princesses ainsi que d'autres enfants complétèrent le programme par des chants, de la danse, de la musique et du théâtre. Entre autres, les princesses chantèrent deux chansons françaises : « Un soir à La Havane » et « Au clair de la lune ». Une recette de 72 livres prouve éloquemment que la soirée était réussie.

●

Ces activités, bien que passionnantes, ne suffisent pas à remplacer complètement celles que la guerre a supprimées. Les princesses se voient de plus en plus obligées de s'en tenir à leurs propres ressources. Les voyages ont été abolis. Il n'y a plus de week-ends à la campagne pour se libérer de l'atmosphère de Londres, plus de randonnées à cheval à travers le parc avec le roi. La princesse Elizabeth a dû cesser les leçons de saut à obstacles, à l'école d'équitation ; et la natation et les plongeons dans leur piscine viennent encore d'être interdits. « Les enfants regrettent vivement leurs bains, disait un jour la reine. Elles avaient pris l'habitude de nager avec le vrombissement des avions sur leur tête. »

Toute l'agitation d'une vie à Londres a été remplacée par la monotonie de la campagne. Les habitants de la capitale n'ont plus la joie de contempler le visage souriant et animé des princesses qui allaient soit au théâtre, soit à différentes manifestations sportives, soit encore chez des amis. La princesse Elizabeth a cessé d'accompagner sa mère dans ses sorties publiques ainsi qu'elle le faisait souvent avant la guerre.

Au lieu de cela, elles poursuivent paisiblement et avec assiduité leurs études à Balmoral. « Elles travaillent très dur », affirme la reine. L'aînée des princesses vient récemment de gagner un certificat dans les girls guides. Elle a passé avec succès des examens de musique, de danse, de natation, de secours d'urgence et d'interprétation française. Des professeurs de musique, de danse, de dessin, d'histoire et de langues se succèdent sans arrêt.

●

Les deux princesses ont une véritable passion pour la lecture, et les longues journées passées à la campagne leur permettent de s'y adonner avec joie. Elles lisent toutes sortes de livres, car peu de restrictions sont imposées au choix de leurs lectures. Néanmoins, la nurse de la princesse Margaret fut désagréablement surprise, le jour où elle découvrit entre les mains de l'enfant un magazine policier du genre que l'on appelle couramment « penny dreadfuls ». Devant son air réprobateur, la princesse se dépêcha de dire « mais c'est très beau », en serrant avec inquiétude la revue sur son cœur.

Les princesses ont peu d'amies de leur âge, la plupart ayant été dispersées par la guerre, et leur vie se passe plutôt en famille entre leur père et leur mère quand des obligations sérieuses ne retiennent pas ceux-ci ailleurs.

Le charme indéfinissable de la princesse Margaret, fait d'une intelligence brillante, adoucie par la chaleur généreuse d'une sensibilité exquise, se manifeste principalement dans un désir trépidant de vivre. Toujours gaie, jamais déconcertée ou prise de court, elle tentera coûte que coûte de faire ce qu'elle désire, au risque même d'encourir de sérieux reproches ou de sévères punitions. Dans ce cas, elle se consolera en disant : « Tant pis, cela valait certainement la peine. »



La reine Elizabeth et les princesses Elizabeth et Margaret-Rose, incarnation du bonheur familial.

Elle s'entend très bien avec sa sœur, dont le caractère est pourtant très différent du sien. La princesse Elizabeth est raisonnable et douce. Sa démarche est dégagée et, à la fois, élégante, énergique. Mince, gracieuse, elle se tient parfaitement droite, la tête haute, et regarde son entourage avec bonté et sympathie. Nul ne peut s'empêcher de l'aimer ou de l'admirer. Ses nurses et ses gouvernantes ont souvent recours à ses conseils, en l'absence de la reine, et elle prend la succession de sa mère quand celle-ci se trouve occupée ailleurs, remplissant avec beaucoup de grâce ses fonctions de maîtresse de maison.

Les deux princesses dégagent ainsi une impression de paix et de fraîcheur, extrêmement rare dans les moments tourmentés que nous vivons. On ne peut vraiment penser à elles sans leur associer immédiatement l'idée de bonheur. Caractères bien anglais, elles conservent dans les moments les plus graves une paix intérieure que rien ne peut altérer.



La princesse Elizabeth portant avec art une casquette qui lui sied à ravir.

La princesse Margaret-Rose est une jeune fille remplie de séduction et de qualités. (Photos Cecil Beaton)

Destruction totale ou reddition sans gloire ?

LA FLOTTE ITALIENNE CONDAMNEE

par l'Amiral LE MUSELIER

L'homme qui avait organisé la défense de Bizerte et de Tunis, et qui devint plus tard commandant en chef des forces navales de la France Combattante, dit aux Italiens, dans cet article publié par « Picture Post » avant le débarquement allié en Sicile, le tragique dilemme qui se pose à leur flotte. Cette dernière n'en est pas moins une flotte de première importance. Le problème qui se pose à elle est terriblement ardu. Si elle sort pour livrer combat, elle est condamnée à la destruction. Si elle demeure passive dans ses bases, pourra-t-elle se soustraire aux bombardements aériens des aviations alliées ?

Le commandement naval suprême germano-italien sait que si la flotte italienne décidait d'effectuer une sortie d'envergure, elle deviendrait une cible idéale pour la marine anglaise et les diverses unités navales alliées combattant aux côtés de cette dernière, de même que pour les forces aériennes anglo-américaines. En conséquence, tandis que nous pouvons nous attendre à des engagements entre des unités légères rapides des flottes adverses, il semble que ce serait une grave erreur tactique de la part de l'Italie d'engager sa flotte de haute mer dans une opération aussi hasardeuse.

Certains spécialistes navals arguent que la situation de la flotte italienne, concentrée dans ses ports de base, ou mouillant dans les eaux environnant les côtes de l'Italie, ne tardera pas à devenir intenable maintenant que les armées de l'Axe ont été chassées d'Afrique du Nord, en raison des attaques aériennes massives lancées par les Alliés. Ne serait-il donc pas préférable pour la flotte italienne, ajoutent-ils, d'essayer de faire sa liaison avec la flotte allemande ? Certes il est évident que, par suite de la considérable supériorité des forces aériennes et sous-marines alliées basées en Afrique du Nord, à Malte et à Gibraltar, et des escadres britanniques formées de puissantes unités, les Italiens auraient peu de chances même d'atteindre Gibraltar sans s'exposer à une destruction presque certaine. Naturellement, quelques unités rapides pourraient s'échapper et certains vaisseaux prendre refuge dans les ports français ou se faire désarmer en Espagne. Mais l'opération conçue dans son ensemble est vouée à un désastre qui signifierait pour l'Italie un véritable Trafalgar.

REFUGES TEMPORAIRES

Il est possible qu'en adoptant l'attitude en quelque sorte passive qui a caractérisé jusqu'ici sa conduite dans la guerre, la flotte italienne puisse se retirer des points menacés pour s'abriter là où le danger est moindre ou moins immédiat, par exemple à Toulon, Venise ou Cattaro. Dans ce cas, que ce soit tôt ou tard, elle est inévitablement condamnée à la destruction par les attaques aériennes, le sabordage ou la capitulation. Une partie de cette flotte pourrait essayer de gagner Corfou, Salamine ou Salonique dans l'espoir de trouver un refuge temporaire. Mais il est peu probable qu'elle se risque à répéter l'exploit des croiseurs allemands « Goben » et « Breslau » pendant la dernière guerre. La route des Dardanelles, étant donnée l'attitude présente de la Turquie, ne paraît pas favoriser une telle tentative. D'autre part, le passage du cap Matapan est plein de souvenirs amers qui hantent toujours le haut commandement naval italien.

Avec Bizerte entre leurs mains, les Alliés sont virtuellement maîtres du goulet de Sicile. Le détroit de Messine peut retarder pour un certain temps la chute de la Sicile et permettre le passage d'escadres italiennes de la Méditerranée occidentale vers l'Adriatique et la Méditerranée orientale. Les Italiens sont déjà réellement sur la défensive ; comment pourraient-ils se permettre de négliger leur arme principale : la flotte ?

QUE VAUT CETTE FLOTTE ?

Quelle est la valeur du matériel de la flotte italienne ? Les gros canons sont excellents, et certains ingénieurs navals italiens se sont révélés de vrais pionniers. Leurs croiseurs, leurs destroyers et leurs vedettes lance-torpilles possèdent une certaine vitesse. Mais, en général, leurs navires sont inférieurs à ceux des Anglais. Les cuirassés de la classe du « Littorio » sont plutôt moins bien armés quant aux canons lourds et moyens que les cuirassés britanniques. Les gros canons sont disposés sur des tourelles triples de 15 pouces, tandis que ceux des navires britanniques sont placés sur deux tourelles quadruples et une double. L'armement italien anti-aérien est très puissant. Par contre, les turbines des navires italiens sont inférieures à celles des navires anglais lesquels ont une réserve de puissance électrique qui leur confère une plus grande endurance et une vitesse accrue.

En ce qui concerne les porte-avions, la flotte anglaise possède dans ce domaine une écrasante supériorité, mais les destroyers et les sous-marins italiens sont encore en nombre suffisant pour que les escadrilles alliées tiennent compte d'eux.



Une récente photo de l'amiral Riccardi, chef d'état-major de la marine italienne.

Si les Italiens ont un excellent personnel du point de vue technique, les officiers britanniques sont certainement meilleurs marins. Pour ce qui est des équipages, nous ne devons pas oublier que dans la marine italienne l'enrôlement naval n'existe pas comme en France. Parmi nous Français, il y a des équipages composés d'hommes de mer ou de pêcheurs professionnels, pour la plupart des Bretons, qui se sont volontairement inscrits pour un long service. La marine britannique, elle aussi, a un grand nombre de marins professionnels qui ont été formés à la dure école de la mer du Nord et de l'océan.

Mais les marins italiens sont recrutés parmi toutes les classes de la population, et les éléments professionnels sont relativement peu nombreux. La flotte se distingua dans certaines opérations navales. Au cours de la dernière guerre, notamment, la marine italienne a accompli des exploits très brillants grâce à des unités légères et rapides, et elle excelle toujours dans l'emploi téméraire de rapides vedettes lance-torpilles, ayant des équipages élites de volontaires. Un exemple saillant de ce genre d'opérations fut donné en 1918 quand ces unités détruisirent deux cuirassés autrichiens, l'un d'entre eux, il est vrai, après l'armistice. Nous devons nous attendre à cette sorte de surprises de nos jours.

DISPOSITION ACTUELLE

Mais la disposition actuelle des escadres italiennes semble confirmer l'opinion qu'elle n'a pas l'intention de faire la moindre sortie. En fait, l'importante escadre qui était disséminée autour de Naples a été transférée plus au nord et distribuée entre les deux grands ports de Spezia et de Maddalena. Spezia commande le golfe de Gênes, et Maddalena les détroits séparant la Corse et la Sardaigne. Une autre escadre importante se trouve à Tarente.

En plus de Spezia, de Maddalena et de Tarente, la flotte italienne dispose des bases de Venise, de Cagliari, de Gaeta et de nombreuses autres aéro-navales ou sous-marines. Malheureusement, elle a aussi à sa disposition Toulon, Ajaccio, Cattaro, dans l'Adriatique, Salamine et Salonique. En fait, elle est bien fournie en bases pour défendre à la fois les côtes orientales et occidentales de l'Italie. Mais si elle ne peut éluder une bataille majeure avec les Alliés, elle devra se concentrer tout entière sur un point et laisser ainsi plus ou moins à découvert les unes ou les autres.

CONSIDÉRATIONS POLITIQUES

Mussolini est influencé naturellement par des considérations politiques aussi bien que stratégiques. Sa flotte lui est précieuse parce qu'elle est la seule carte dont il dispose, particulièrement s'il espère faire un marché avec Hitler. Nous savons, à travers l'expérience malheureuse de Laval et de Darlan, à quels désastres un tel marché peut conduire. Mais Mussolini est dans une position désespérée et irrémédiable.

La flotte italienne sert à un autre but politique. Elle aide à préserver le moral, déjà si fortement ébranlé, des populations italiennes, qui se sentiraient terriblement abandonnées si elle devait appareiller ou livrer bataille à l'ennemi. Mais cette attitude purement défensive pourrait-elle sauver la flotte ? Peut-être sous l'effet de massifs bombardements aériens l'Italie s'effondrera-t-elle finalement, et les éléments antifascistes prenant la haute main des affaires, essayera-t-elle de se détacher de l'Allemagne. Une période de profonde désorganisation et de sauvage réaction allemande s'ensuivrait. A la faveur d'une révolution antifasciste, nous pourrions voir les forces alliées accueillies avec enthousiasme dans les ports italiens par des groupes de joueurs de mandolines chantant : « It's a long way to Tipperary ».



L'amiral allemand Doenitz qui décide personnellement des actions de la marine.

Et que deviendraient, dans ce cas, les escadres romaines ? A tous les points de vue, leurs perspectives sont sombres.

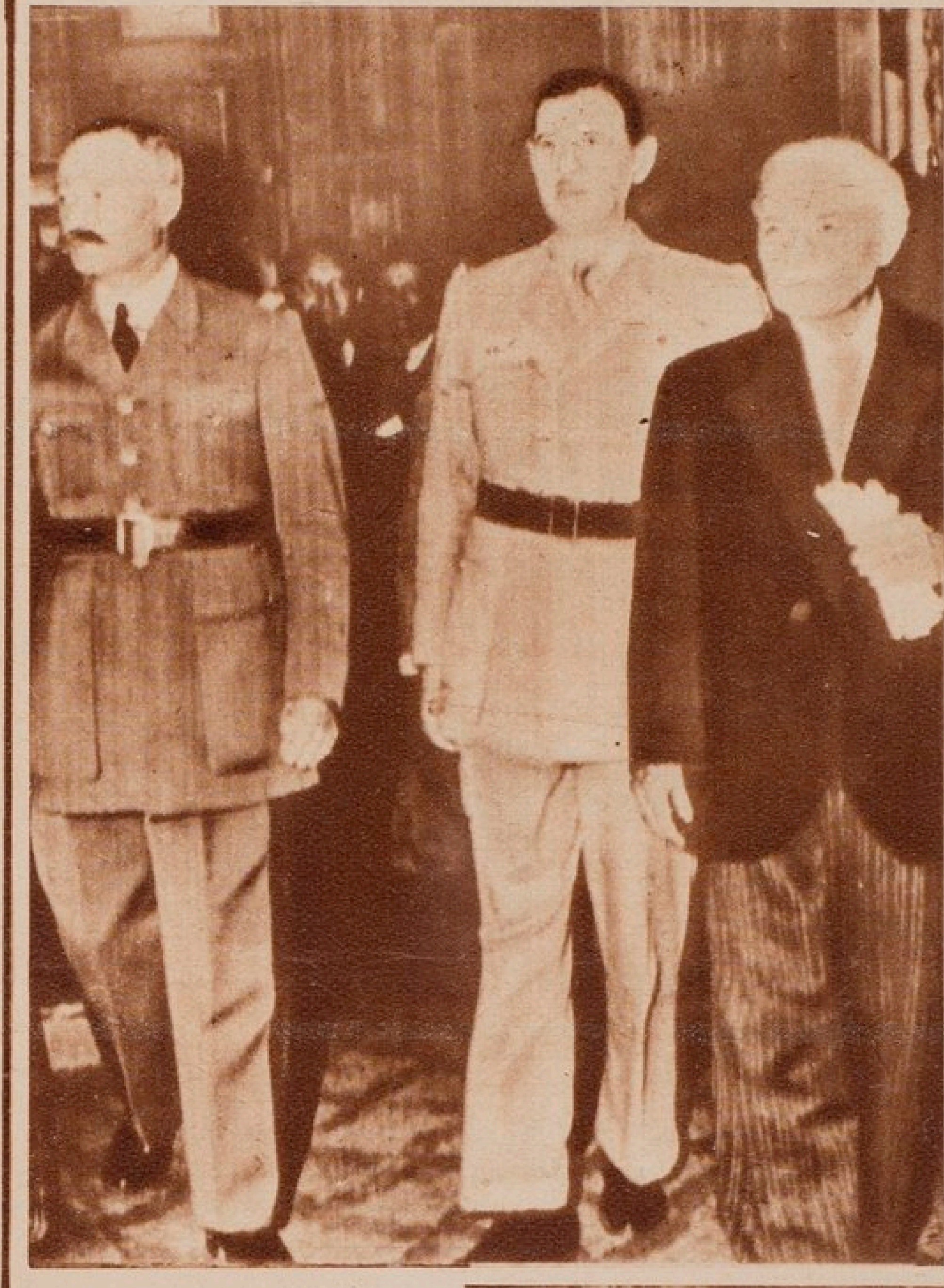
La flotte italienne est condamnée à une tragique destruction en cours de bataille ou à une reddition sans gloire.



L'assemblée écoute avec émotion un discours prononcé par le général de Gaulle. A gauche : le général Catroux. A droite : le général Giraud.

Le C.F.L.N. à l'œuvre

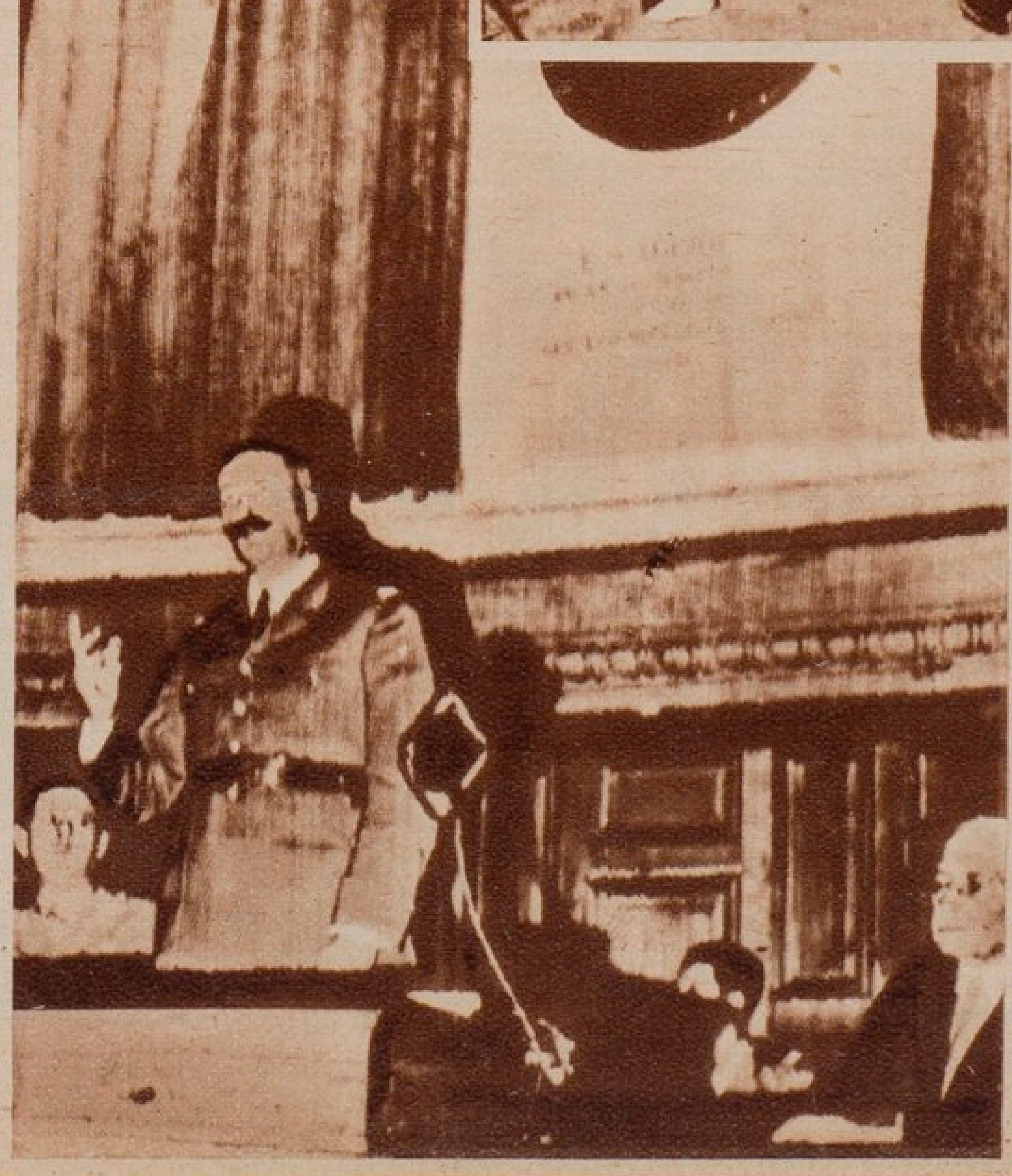
Le Comité Français de la Libération Nationale poursuit à Alger ses travaux auxquels prennent part les dirigeants du Comité. Ces photos qui nous sont parvenues par bélinogramme nous montrent plusieurs aspects du Conseil Financier tenu dans la capitale algérienne et où les personnalités françaises les plus marquantes étaient présentes.



Le général Giraud (à gauche) et le général de Gaulle arrivent, en compagnie de M. Robert, pour prendre part au Conseil.



L'arrivée du général Catroux, gouverneur d'Algérie et coordinateur des Affaires Musulmanes, et de M. Robert, au sein de l'assemblée où doit se tenir le Conseil Financier du C.F.L.N.



Le général Giraud adresse une allocution aux membres du Conseil Financier. A sa droite, le général de Gaulle ; à sa gauche, M. Robert, président du Conseil Financier d'Alger.

LES LIVRES

ROOSEVELT
(*Dr Fouad Sarruf*)

Fouad Sarruf, le spécialiste des grandes questions internationales, vient de publier en langue arabe une excellente biographie du président Roosevelt. En plaçant cette belle figure dans son cadre naturel, Sarruf l'a aussi admirablement située dans l'atmosphère qui lui sied, le « climat » typiquement américain : souci de l'organisation économique avant tout, celle-ci étant un levier de commande de l'ordre social moderne. En quelques traits, F. Sarruf a étudié et commenté le « New Deal » d'une façon magistrale. Et c'est avec une grande habileté qu'il commence son plaidoyer en faveur de l'œuvre de Roosevelt à laquelle certains ont reproché le ralenti au début, et la surprise devant les événements : « Quand, six années durant, le budget des Etats-Unis fut affecté à la construction de toute autre chose que des canons, c'était là quand même une manière d'armer, dit-il ; c'était l'armement pédagogique, idéologique. Roosevelt enseignait au peuple américain l'utilité, la dignité de se battre, l'heure venue. »

F. Sarruf a sculpté une belle figure, réelle et vivante. A cette occasion, il a fait aussi une vraie philosophie de l'histoire des Etats-Unis et du monde depuis un quart de siècle.

M. C. B.

LA POUSSIÈRE RÉGÉNÉRÉE
(*Horus W. Schenouda*)

Après nous avoir donné « Phantasmes » qui avait soulevé les critiques enthousiastes de la presse, M. Horus Schenouda publie aux Editions Horus « La poussière régénérée », une plaquette vibrante d'émotion et saisissante de vie, puisée à la source d'un réalisme évocateur et puissant. M. Schenouda joint à un grand talent une imagination très riche et, au gré de son inspiration, nous promène à travers la cupidité humaine, le lucre et la luxure, en passant par la création, le destin et le remords. Puis il nous parle de la Foi avec des accents pleins de fougue et remplis de sincérité.

Généreusement
Tu as conçu mon être dans la
LUMIERE
Que la LUMIERE soit !
Et la LUMIERE fut
Alors la NUIT opiniâtre s'est transmuée en un jour bienveillant pour m'accueillir dans le sein tendre de la
VIE
MA VIE ENLUMINEE
tissée de filigranes de joie
et enguirlandée de bonheur...

La place nous manque pour citer tous les passages du livre où nous nous sommes arrêtés, séduits par l'ampleur de l'expression et la poésie des descriptions dans lesquelles M. Schenouda est passé maître.

Tout laisse prévoir que M. Schenouda, qui n'en est qu'à sa deuxième publication, ne s'arrêtera pas en si bon chemin.

LA BATAILLE DES FLANDRES
(*Général Eon, de l'armée française*)

Les Editions Hachette, de Londres, viennent de faire paraître un historique de la bataille des Flandres et de la tragique percée de Sedan, dû à la plume d'un général de l'armée française, le général Eon.

Et parlant de la trouée de Sedan, le général Eon jette une vive lumière sur cette bataille qui fut décisive pour les armées allemandes et qui montre les causes véritables de la défaite française. Mais écoutons le général Eon nous parler de la lamentable situation dans laquelle se trouvait, au moment le plus crucial de la guerre menée dans son territoire, l'armée française :

Où sont nos soldats ?

Combien de fois n'avons-nous pas entendu cette question pendant ces cruelles semaines de mai et juin 1940 !

Le soldat de France se bat sur le Rhin, sur la Meuse. Il se bat sur la Seine ou sur la Loire. Il continue à défendre son pays !

Cela faisait partie intégrante de la conscience de la France.

Tout à coup, plus d'armée française, rien. Et les voitures blindées ennemies sillonnent les routes de France !

Que s'est-il passé à Sedan ?

« Sur une largeur de vingt milles, le front français a été percé à Sedan ! »

C'est tout ce qui a été dit sur Sedan !

Nous voulons tenter la description de cette bataille. Ce récit est douloureux.

Vingt milles ! Le front de trois divisions françaises, si l'on accepte pour base le front « 12.000 yards » donné à la division britannique sur le théâtre de la Sarre.

L'organisation du front français sur la Meuse peut être ainsi présentée :

Sur les bords sud de la rivière, une série de points d'appui (avant-postes) commandant la rivière par leurs feux, ainsi que la rive opposée.

En arrière, une « position principale » de résistance — suite de centres de résistance organisés en profondeur et s'appuyant sur une « première ligne de résistance » en tranchées continues.

Plus en arrière, une ligne d'arrêt couvrant les positions d'artillerie.

Profondeur de l'ensemble, variable suivant le terrain, de deux à quatre milles.

Quelles étaient les armes anti-chars des trois divisions en ligne ? Chaque division disposait d'environ cinquante canons de vingt-cinq millimètres de diamètre.

Donc 150 canons anti-chars pour un front de vingt milles — et, notons-le, d'un calibre correspondant à un projectile de puissance insuffisante.

Comment étaient disposés ces canons ?

Voici ce que le règlement du combat conseillait au chef de la division :

Une ligne de défense anti-chars aux avant-postes.

Une ligne de défense anti-chars sur la position principale de résistance.

Des lignes transversales de défense anti-chars commandant les axes de pénétration les plus favorables à l'avance des chars ennemis.

Enfin une ligne de défense anti-chars sur la « ligne d'arrêt. »

Résumons ce problème :

Répartir 150 canons anti-chars en trois ou quatre lignes sur un front de vingt milles.

Combien de canons sur chaque mille ?

Réponse : Un plus une fraction.

Un canon, immobile ! Tous ces canons étaient en effet traînés par des chevaux, donc frappés d'immobilité pendant le combat.

Combien d'hommes armés de mitrailleuses, de fusils-mitrailleurs, ou de fusils sur ces vingt milles ?

10.000 par division, soit 30.000 hommes.

Nous ne voulons pas oublier dans l'armement de ces hommes quelques centaines de petits canons Brandt. Mais ces armes, très utiles dans un combat offensif contre l'infanterie, n'ont aucune efficacité contre les chars.

Chaque division avait aussi trente-six canons de campagne de 75 millimètres et vingt-quatre canons de 155 millimètres. Postés de un à trois milles en arrière, ces canons, également traînés par des chevaux, étaient, pendant le combat, frappés de la même immobilité que les canons anti-chars.

L'attaque ennemie se déclenche :

Le ciel se remplit du vrombissement métallique des moteurs d'avions. Des milliers de « Stukas » déversent leurs bombes en toute tranquillité. Pas d'avions de chasse amis. Et dans les trois divisions pas une arme, spéciale, anti-aérienne !

Les chars ennemis s'avancent : 5.000 chars ! Répartis au mètre courant, cela fait 250 chars par mille.

250 chars contre un unique canon anti-char, immobile ! Cet unique canon tire. Il arrête un char, puis un autre ; il en arrête dix, vingt.

Le 21ème char arrive sur la pièce, écrase les servants. Leurs corps sont instantanément réduits en bouillie.

Les chars se promènent ensuite sur les tranchées contenant les 30.000 hommes désarmés contre les chars.

Ils en écrasent quelques-uns.

Puis les soldats allemands passent leurs têtes hors des chars et — geste hideux — offrent des cigarettes à nos soldats.

Le voilà le drame de la France !

Tous nos magnifiques soldats désarmés devant l'ennemi !

Drame terrible, effroyable ; le plus grand drame de l'histoire de France que l'auteur nous conte avec une colère rentrée et des accents de rancœur.

FEMINITES



Une armure en acier pour se protéger au cours de l'entraînement qu'on fera subir à sa monture.



Les bêtes sont entraînées à porter les charges les plus lourdes à travers toutes sortes de terrains accidentés.



En route vers le dépôt. Les cavalières portent elles-mêmes leurs selles. La journée sera rude, mais un beau sourire illumine leur visage.

DES ECUYERES remplacent les cavaliers

Dans un centre de remonte des Midlands, en Angleterre, des écuyères ont à charge l'entraînement des chevaux pour les amener à faire toutes sortes de travaux et à effectuer des transports nombreux, rendant à l'armée les services les plus efficaces. Revêtues de leurs uniformes d'amazones, les gracieuses cavalières se tirent de leur charge avec le maximum d'habileté.

J'ai des boutons au visage...

Telle est la plainte que j'entends journellement. J'y ai maintes fois répondu et me voilà encore forcée de revenir sur le même sujet.

Avant tout, les soins externes seront sans résultat si vous n'attaquez pas le mal à la racine, par un régime sévère. Il faut d'abord connaître les sources de l'acné. Selon l'âge, cela peut être du diabète, de l'albumine, ou simplement un excès de certains acides dans le sang. Par une analyse, faite dans un bon laboratoire, vous serez rapidement renseignée quant à la nature de votre indisposition.

Réglez alors votre alimentation d'après les indications connues. Comme l'excès d'acide est la cause la plus fréquente de toutes les petites maladies de la peau, vous ne risquez rien de vous astreindre à une nourriture fraîche, légère, exempte de poissons de mer, de viande rouge, d'alcool, même sous la forme courante d'eau rougie, et surtout d'acidité : citron, vinaigre, tomates, fraises, etc...

Pour neutraliser les acides, vous absorberez le plus de lait possible, pasteurisé de préférence et non bouilli.

Tous les alcalins sont salutaires, soit sous forme d'eau minérale, soit tout simplement en « prises » de carbonate de soude d'un gramme, avalées à chaque grand repas.

L'eau froide est prohibée pour les bains et les ablutions. L'eau aussi chaude que possible est indiquée pour laver plusieurs fois par jour les parties malades. Vous pouvez l'additionner d'une cuillerée de glycérine ou d'une forte pincée de cristaux de soude. Parfois, une très légère onction de vaseline, bien essuyée, saupoudrée ensuite d'un peu de bismuth ou de magnésie, donne un beau teint velouté, tout à fait recommandable pour paraître le soir à la lumière.

Ce régime est non seulement favorable à la beauté, mais souvent rétablit la santé. Des personnes sujettes aux migraines se sont trouvées guéries sans autre médication. La cure marche encore plus vite si vous l'aidez par de fréquents bains chauds.

N'oubliez pas que les sauces, les ragoûts, les salaisons, les conserves et les jambons vous sont également interdits.

Buvez au moins une dizaine de verres d'eau par jour, afin de bien laver votre estomac et vos intestins.

Enfin, pour terminer, faites régulièrement, chaque matin, quelques exercices respiratoires devant votre fenêtre grande ouverte. Si vous suivez tous ces conseils à la lettre, vous aurez fait « peau neuve » au bout de quelques semaines.

COMMENT NETTOYER LES DIAMANTS

Ces pierres peuvent être considérablement ternies par la poussière et doivent être nettoyées assez souvent pour conserver tout leur éclat. Préparez une mousse de savon dans laquelle vous les plongerez en les brossant délicatement avec une brosse douce, pour éviter de les dessertir. Rincez à l'alcool et essuyez-les ensuite.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Les faits divers de ces derniers jours nous apprennent les exploits surprenants de malandrins de toutes sortes : pickpockets, cambrioleurs et autres qui n'ont trouvé de meilleur moyen, pour parer à l'augmentation du coût de la vie, que de tout simplement mettre la main dans la poche du voisin.

Ainsi, tel appartement est cambriolé pendant l'absence de ses locataires, tel passant est molesté et lesté de son portefeuille, telle dame à qui un inconnu dans la rue demande l'heure, et qui répond complaisamment à celui-ci, se voit allégée de ses bijoux, telle autre encore constate avec stupeur que son sac a été arraché par un individu qu'elle croise...

Tout ceci est bien ennuyeux, ma cousine, ne trouvez-vous pas ? Et il serait désormais plus prudent de ne plus vous promener sac en main et de ne jamais répondre à un individu qui se renseigne auprès de vous de l'heure.

Les pickpockets, ainsi que vous le voyez, ont plusieurs cordes à leur arc et la maréchaussée a fort à faire pour dépister toutes leurs ruses.

Mais que dire quand les voleurs sont des voleuses et que celles-ci emploient, pour vous suborner d'abord, et pour vous voler ensuite, le charme de leur séduction ? Un quidam aperçoit sur un trottoir une jeune femme qui lui adresse un sourire complaisant. Le monsieur perd la tête. Décidément, comme on dit en langage vulgaire, « il a fait une touche ». « D'ailleurs, pense-t-il en lui-même avec l'incommensurable prétention de la race masculine, je ne suis pas si mal que ça et en voilà une preuve de plus. Encore une qui n'a pu résister à mon attrait. » Et notre Don Juan d'accoster la dame et de lui proposer une promenade en auto. Elle acquiesce, fait avec lui le tour classique de la grande Guézireh, lui fait part de l'effet qu'il a produit sur elle, puis, prétextant un rendez-vous urgent chez sa couturière, se fait raccompagner non sans avoir fixé un rendez-vous pour le lendemain. Le brave homme exulte et sa réputation de « tombeur de cœurs » inscrit à son palmarès une palme de plus. Hélas ! il se rend compte quelques moments plus tard que son portefeuille a disparu et avec lui toutes ses illusions. « J'ai été fait », songe-t-il avec dépit et humilié dans son amour-propre. Mais la leçon a porté ses fruits et servira à ses amis à qui il racontera la chose...

Et la moralité de tout cela est bien simple à trouver. Que les hommes se méfient de leur pouvoir séducteur. Souvent, à la base de celui-ci, se trouve un portefeuille ou un compte en banque...

Bien affectueusement

Votre cousin
SERGE FORZANNES

Pour les tout-petits

CULTURE PHYSIQUE

Je ne pourrai jamais assez insister sur ce point : avant tout, apprenez à respirer aux bébés, non pas par des exercices fastidieux, mais tout simplement en leur faisant chanter des chansons et aussi, s'ils sont trop jeunes, en les laissant crier ou gazouiller pendant leurs jeux.

Le cri est la meilleure gymnastique naturelle des enfants au-dessous de trois ans. Le cri développe sa cage thoracique et, par conséquent, ses bronches. De même, plus l'enfant remue, mieux il est portant. Laissez donc votre tout-petit remuer à son aise et tant qu'il le désire.

Pour les enfants de trois à six ans, vous pouvez, en dehors des jeux toujours indispensables, passer à la culture physique proprement dite. Les jeux se pratiquant debout, la gymnastique des enfants doit, en compensation, se pratiquer à terre, afin de ne pas faire intervenir le poids et la recherche de l'équilibre dans le jeu libre de toutes les parties du corps.

Voici quelques exercices simples qui seront exécutés tous les jours, une dizaine de fois chacun et toujours à la manière d'un jeu :

CULBUTE EN AVANT

L'enfant assis, les jambes croisées en tailleur, infléchit son torse en avant jusqu'à ce que le haut de sa tête touche terre entre ses deux mains et ses avant-bras appuyés à plat. A ce moment, la maman doucement basculera le bas du corps par-dessus la tête et l'enfant devra retomber dans la position première.

CULBUTE EN ARRIÈRE

L'enfant assis, toujours les jambes en tailleur, infléchit le torse en avant, pour ensuite le rejeter avec élan en arrière, et faire ainsi passer ses jambes toujours croisées par-dessus sa tête, afin de se retrouver de nouveau assis en tailleur.

PIEDS A LA TÊTE

L'enfant étant allongé sur le ventre, pliera les jambes afin de faire toucher ses pieds à sa tête, le torse et la tête étant infléchis à l'arrière. Pour cela il s'aidera de ses bras, s'arc-boutant des deux mains posées à plat de chaque côté du corps.

Comment suivre

LE REGIME FRUGIVORE

Le régime frugivore est le plus désintoxicant des régimes. Il lave les reins et le sang et il est considéré, à ce titre, comme éminemment dépuratif.

Il remédie à de nombreux inconvénients de santé, et notamment à ceux qui viennent de l'hypertension, de l'insuffisance hépatique, des reins, ou des manifestations de l'arthritisme, telles qu'obésité, goutte, migraine, etc...

Il y a deux moyens de faire une cure de fruits : la cure totale, l'alimentation se composant uniquement de fruits pendant trois ou quatre jours de suite ou un jour ou deux dans le courant de la semaine. On m'a cité récemment le cas d'un obèse par arthritisme qui, ne pouvant rien obtenir d'aucune cure, fut soumis à un régime composé uniquement d'un litre et demi de lait et de six bananes, pendant un mois. Il maigrit, durant ce mois, de 36 kilos sans perdre son énergie physique et sans ressentir aucune faiblesse.

Je m'empresse d'ajouter qu'une telle cure, excessivement violente, ne saurait être entreprise sans l'avis d'un médecin.

L'autre façon de faire une cure de fruits est à la fois beaucoup moins pénible et beaucoup plus agréable. Elle consiste à manger quotidiennement une assez grande quantité de fruits et à réduire légèrement ses repas habituels, les fruits ne devant pas être considérés comme supplément d'alimentation, mais bien comme faisant partie de celle-ci.

A noter que c'est par erreur que nous mangeons les fruits à la fin du repas. C'est toujours au début, en guise de hors-d'œuvre en quelque sorte, que nous devrions les consommer. Les Américains emploient ce système et ils sont considérés comme une des races les plus saines du monde.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Je l'aime malgré moi »

Ce genre d'amitié entraîne presque invariablement des catastrophes. Vous n'avez pas le droit de pousser votre ami au divorce. Il a des enfants et une femme qui l'aiment. Si vous tenez vraiment à lui, votre devoir est de vous sacrifier.

Nièce « Fumeuse »

Je l'ai déjà dit souvent : si vos doigts sont jaunis par l'abus du tabac, trempez-les régulièrement, une fois par semaine au moins, dans de l'eau tiède dans laquelle vous aurez versé quelques gouttes d'eau de Javel.

Nièce « Que faire ? »

Encore une recette que je dois répéter. Puisque votre blouse blanche a pris une teinte légèrement jaunâtre, vous lui rendrez son éclat d'antan en la trempant dans une grande cuvette émaillée, remplie d'eau chaude dans laquelle vous aurez versé une cuillerée à bouche de véritable eau de Javel. Rincez, savonnez, puis rincez de nouveau à l'eau froide.

Nièce « Pianiste »

Vous pouvez entretenir l'éclat et la blancheur des touches de piano en les frottant avec un morceau de mousseline trempé dans de l'alcool. Cela n'abîme pas l'ivoire et l'empêche de jaunir. Mais, si les touches sont déjà jaunes, vous pourrez leur rendre leur éclat primitif en les frottant avec un chiffon imbibé d'eau de Cologne.

Nièce « Couturière-débutante »

Je vais vous indiquer un moyen très facile pour couper du voile, de la mousseline et leur donner un arrondi régulier, car je sais combien ces étoffes glissent en tous sens. Pour parer à cet inconvénient, commencez par bâtir votre tissu sur du papier avant de le couper. Passez ensuite un fil à un centimètre des contours et coupez ensemble l'étoffe et le papier.

Nièce « Virginie »

Les chapeaux de forme « auréole » se porteront plus que jamais durant cet été. Je vous conseille d'en choisir un de couleur blanche. Il conviendra à toutes vos toilettes. Le modèle que vous m'indiquez vous ira à merveille puisque vous avez un visage ovale et des cheveux assez longs.

Nièce « Que faire ? Que devenir ? »

Vous êtes chrétienne et croyante, pourquoi n'avez-vous pas un peu plus confiance en Dieu ? Ne vous laissez pas abattre ainsi par les événements. Redressez la tête. Tout finira par s'arranger. Il y a une solution à chaque problème, mais il s'agit de savoir trouver celle-ci à tête reposée. Bon courage et écrivez-moi de nouveau.

Nièce « Coquette et jeune »

Baignez chaque soir vos yeux dans de l'eau de rose tiède. Vous leur conserverez ainsi tout leur éclat. Je ne vous conseille pas de mettre du rimmel à vos cils, surtout durant le jour. Contentez-vous de passer un peu de crème ou de vaseline dessus. Ils seront brillants sans donner à votre regard ce je ne sais quoi de vulgaire qui est le propre du rimmel, surtout sous la lumière solaire.

Nièce « Dolorosa »

Epousez ce jeune homme, n'hésitez plus. Il pourrait perdre patience et s'en aller. Pourquoi doutez-vous de votre bonheur ? Savez-vous que vous êtes en train d'avoir la manie de la persécution ? Je suis sûre que beaucoup des gens qui vous entourent vous aiment. Pourquoi vous imaginer que tout le monde vous hait ? Faites confiance à vos parents, à vos amis, montrez-leur de l'affection et vous verrez combien leur conduite vis-à-vis de vous changera aussi.

Nièce « Je ne signerai pas « Ménagère »

Pour conserver vos toiles cirées, préparez une pâte semi-liquide avec un mélange de fécule, d'huile de lin, d'alcool et de vinaigre. Etendez ce mélange sur la toile avec un chiffon de flanelle. Frottez, passez ensuite un linge légèrement mouillé d'eau tiède. Essuyez avec un linge sec. Les toiles ainsi traitées gardent pendant très longtemps l'apprêt du neuf.

TANTE ANNE-MARIE

NOS CONTES

LE TIREUR

« C'est une question de temps, pensa-t-il en regardant attentivement à travers ses jumelles. La prochaine fois, je le descends. » Son index caressait légèrement la détente de son arme. On bougeait derrière le buisson de coudrier. Une fraction de seconde plus tard, sa balle sifflait dans l'air tranquille. Mais le coup de l'ennemi lui fit rapidement écho, lui révélant qu'il l'avait encore raté. La sueur ruisselait sur son cou, mais il n'osait faire un mouvement pour l'essuyer.

A travers les feuilles vertes et rondes, la jeune fille cachée derrière le buisson, en face, apercevait les collines et les champs s'étendant à perte de vue. Le mur blanc, solitaire et absurde sans les autres murs de la maison enlevée par une bombe, ressemblait à un poste de signaux sur la route, s'élevant dans la brume jusqu'à toucher une cime et disparaître.

Il était debout comme un défi ; mais derrière lui, un demi-mille plus loin, la jeune fille le savait, les tranchées allemandes se tortillaient sous le couvert de cette cime. Si elle pouvait se soulever sur ses coudes et regarder en arrière, elle eut aperçu la ligne russe camouflée, tracée avec une irrégularité voulue.

Trois obus avaient arraché une rainure du jardin qui, jadis, entourait la maison blanche de trois côtés. La rainure avait été brûlée au dernier automne ; maintenant elle était verdoyante d'une nouvelle végétation. Ici, fourré dans le « no man's land », démentant le printemps, se trouvait le tireur, l'ennemi.

Anya Karinova huma l'air tiède, lourd de senteur de menthe. Elle fit tout son possible pour oublier le jour, pour bannir toute distraction, car un mouvement inconscient signifiait sa perte. Elle ne devait pas penser à la mort, cela pouvait apaiser et adoucir sa vivacité, son désir de tuer. L'échec serait fatal ; elle en avait la certitude. Cet Allemand était un aigle, plus calme, plus patient et plus dangereux que tous ceux poursuivis jadis par elle. Ce duel durait depuis déjà trois heures. Elle luttait pour sa vie, elle le savait, mais voulait ignorer cette pensée. Un tireur ne doit jamais être sur la défensive. Elle n'avait pas tiré plus de trois coups. Lui non plus. Elle avait encore cinq cartouches dans son fusil. L'odeur de la terre humide et fraîche remplissait ses narines. En écartant une branche attachée au canon de son fusil, elle pouvait regarder à la dérobée ; de son côté, le Germain ne remarquerait rien.

L'Allemand maudit silencieusement le mur blanc, s'érigeant en relief derrière lui, formant une cible compacte aux coups de l'adversaire. Mais un attentif regard par-dessus son épaule le rassura : l'ombre fraîche se dressait et bientôt le couvrirait. A travers ses jumelles, il vit le mouvement de la branche. « On l'a bougé », pensa-t-il avec enthousiasme. Il suspendit sa respiration. Maintenant la branche pointait exactement vers son fusil. Il visa et tira. Il y eut une seconde de silence, puis une avalanche de craie blanche du mur blanc derrière lui. Il jura avec colère.

Anya observa l'ombre grandissante du mur, au-dessus de l'excavation. Elle avait peur de ce grand drap sombre. Il lui était impossible de reculer maintenant non pas par honte, il n'y a pas de honte dans le retrait d'un tireur. Kostja lui avait dit : « Si tu rencontres un tireur et que tu ne te sentes pas sûre, essaye de te dégager. Un être humain n'est pas une machine. Si tu n'es pas d'humeur à lutter, tu perdras. » Mais il n'y avait aucune chance de s'échapper ; elle serait tuée avant d'avoir avancé d'un mètre. Ils étaient trop près l'un de l'autre. Il lui aurait fallu plus de cent mètres afin d'être hors de son champ de tir.

Le contact brusque des racines de l'arbre contre sa poitrine lui rappela soudainement sa condition de femme. « C'est drôle qu'on puisse oublier même cela », pensa-t-elle. Le souvenir des jours anciens lui revint à l'esprit. Elle le chassa promptement ; elle avait surmonté depuis longtemps l'habitude de se laisser envahir par la rêverie, alors qu'il n'y avait que 12 crans sur son arme. Maintenant il y avait 157 avec une ou deux lettres pour chacun d'entre eux : K pour Kalinine, KV pour Kiev, et KG pour Krivoirog. Il y avait trois crans pour Krivoirog, pour le jour où elle avait tué les trois mitrailleurs. Cela avait été facile. Le lourd pantalon de l'Armée Rouge lui frottait les hanches et les chevilles. Elle essaya d'engourdir ses membres, refoulant toute la vie de sa chair et de ses nerfs vers ses yeux et ses doigts. Maintenant l'ombre avait à peu près atteint l'excavation. Elle vit le rayonnement du soleil sur un casque d'acier. Elle se prépara à tirer, mais elle se détendit de nouveau : il bluffait. Un désir soudain l'envahit de poser son front sur la terre humide ; elle n'y céda point. Très lentement elle mit un morceau de pain dans sa bouche et le mâcha. L'excavation était tout à fait ombragée, et pas un nuage ne cachait le soleil afin d'égaliser les chances. Il sentit la grande nappe sombre le couvrir doucement. « Je l'aurai maintenant », se dit-il.



Anya n'avait pas encore vu son antagoniste ; elle avait tiré au hasard. Elle était surprise de l'habileté de l'ennemi, non pas qu'elle sous-estimât les Allemands, mais il est curieux de constater l'adresse des personnes haïes, à faire les mêmes choses que vous, comme les chants passionnés de ces prisonniers, si pareils à ses propres complaintes ukrainiennes. Il était même surprenant de voir la manière dont ils faisaient marcher les trams à Kiev. Elle aurait voulu savoir quelque chose de cet homme qui la tenait en joue.

Elle n'avait plus peur. Il faisait très chaud. Elle transpirait.

Une boule noire émergea du trou : un chat se chauffait au soleil, au pied du mur ; l'ombre envahissante l'en avait chassé. Il s'était réfugié auprès de l'Allemand. Celui-ci lâcha son fusil, prit la bête dans ses mains et la caressa. Le chat ronronna de plaisir. Une idée traversa le cerveau actif de l'homme embusqué. Il prit une cigarette et, de la poche intérieure de sa vareuse, une ficelle. Il attacha la cigarette au ventre du félin, puis il le posa sur le bord du fossé, le tenant de sa main droite, et, de sa main gauche, il sortit un briquet et alluma la cigarette. L'animal hurla de douleur et fonça sur la route.

Les yeux d'Anya suivirent la course affolée du chat arrivant sur elle comme une flèche. Durant une fraction de seconde, son attention se relâcha. Elle entendit le sifflement meurtrier du projectile fendant les feuilles, puis elle sentit une douleur au bras. Elle se retourna et une seconde balle passa au-dessus de sa tête, projetant des grains de sable derrière elle. Le sang coulait le long de sa manche, dans la paume de sa main et ruisselait, visqueux, entre ses doigts. Elle s'appuya lourdement sur son bras gauche, essayant d'arrêter le flot. Avec les doigts de sa main droite, elle tâtonna sa blessure et péniblement plia son bras blessé. Anya Karinova serra les dents et, avec d'infinies précautions, attacha au-dessus du coude un bandage de fortune. Cela lui fit mal, mais le sang cessa de couler. Puis elle fit feu, mais le regretta aussitôt : l'Allemand comprendrait qu'elle vivait encore. Kostja serait déçu s'il venait à l'apprendre. Avant de l'envoyer en Ukraine, il lui avait dit : « Si tu ne peux penser froidement et rapidement, tu ne seras pas utile. »

« J'ai dû le toucher », pensa l'Allemand. Il était sûr de l'avoir tué, mais le tireur russe avait riposté, l'empêchant d'aller voir ce qui se passait et prendre ses affaires. Il poussa son arme et, appuyant ses coudes sur le bord du fossé, il regarda le soleil : « Je l'aurai », murmura-t-il.

Comme l'ombre avançait vers la droite de l'Allemand, Anya vit l'excavation en pleine lumière. Une lueur étincela au soleil. Anya Karinova avait oublié sa frayeur et sa blessure.

Son visage toujours à l'ombre, l'Allemand n'avait pas remarqué que son arme ne l'était plus. Elle fit feu. « Je l'ai tué », pensa-t-elle. Elle tira de nouveau. Puis elle chargea son arme pour le cas où son ennemi serait encore vivant. Mais tout était silencieux ; seul le bourdonnement d'une abeille voltigeant au-dessus d'un chaton, excitée par son coup, se faisait entendre. A travers ses jumelles, elle voyait clairement l'arme, maintenant inoffensive, couchée à terre. « Je l'ai tué, pensa-t-elle, je l'ai tué. » Quand elle se laissa glisser dans le fossé ayant abrité l'Allemand, elle vit qu'une de ses balles avait pénétré dans sa tête entre les deux yeux ; la seconde avait perforé le casque d'acier. L'homme était dans la même position, accroupi derrière son fusil ; elle le retourna. Un mince filet de sang coulait de son front, sur sa figure. Ses yeux et ses cils étaient noircis par la poudre. Les lèvres pincées s'étaient retroussées, laissant entrevoir des dents jaunes. Anya ouvrit sa tunique et fouilla son portefeuille : carte d'identité, photographies, lettres... Il s'appelait Eugen Kirchanbacher. Il venait de Hameln, en Westphalie, où il était professeur agrégé. « Il est mort à présent. »

Elle se rendit compte, une fois de plus, qu'elle ne comprenait pas la mort ; elle l'avait pourtant vue bien souvent. « Comment est-ce ? se demandait-elle. Tout s'arrête. On ne voit rien. On ne sent rien. Etrange ! »

Une photographie représentait une jolie jeune femme debout dans un jardin, portant un bébé dans ses bras. Au verso de la photographie elle lut : « Trudi et Marienchen. Eté 1941. » Elle prit les documents et l'arme du mort et s'en retourna. Des nuages couvrirent le ciel et de grosses gouttes de pluie tombèrent sur ses mains étendues. Un lièvre gambadait joyeusement devant elle et l'herbe s'agitait doucement dans l'attente de l'averse. Son bras ne lui faisait plus mal.

Une grande allégresse envahit tout son être. « Je suis vivante, dit-elle tout haut. Je suis vivante, vivante ! »

DAVID MARTIN

LES GENERAUX ALLEMANDS... (suite)

viduels comme Schleicher — qu'elle ait **appuyé** Hitler pour des raisons tactiques dans l'espoir de se **débarrasser** de lui à un moment donné. Il est plus correct de dire que l'armée a délibérément provoqué une situation par laquelle, ayant réalisé ses buts principaux, elle pouvait revenir à des activités purement militaires et refuser toute responsabilité politique.

L'armée s'affirma pour la dernière fois en 1934 lorsqu'elle refusa, et obtint raison, d'être placée à la remorque des S.A. de Roehm. Il ne s'agit pas là, cependant, en dernière analyse, d'une question de haute politique, mais plutôt d'une querelle typique entre deux organisations rivales. Depuis lors, l'armée a continuellement cédé à chaque nouvelle restriction de son statut politique et à chaque émasculation de son propre organisme, jusqu'à la constitution des S.S. armés en tant que formation indépendante et au renvoi de ses chefs en faveur de généraux du parti. Chaque fois que l'armée protesta, ce fut au sujet de questions purement militaires, comme la conduite de la campagne en Russie en novembre 1941 et septembre 1942. Même alors, elle se plia à la décision des politiciens.

COUP D'ÉTAT MILITAIRE ?

L'Allemagne a, aujourd'hui, atteint un stade tel que la situation de 1918 est presque renversée. A ce moment, le commandement militaire avait le dernier mot dans l'élaboration de la politique de guerre. Aujourd'hui, les politiciens sont devenus tout-puissants, même pour ce qui est des questions de stratégie militaire. Nous ne devons pas oublier que le commandant en chef de l'armée allemande n'est plus un général, mais Hitler. Même son chef d'état-major n'est plus un vieux général de la Reichswehr, mais un officier élevé d'un grade subalterne à cause de ses relations avec le parti. Ce n'est pas là un état de choses dans lequel « les généraux » peuvent encore raisonnablement être considérés comme « le pouvoir dans les coulisses ».

Un coup d'Etat militaire est-il matériellement possible en Allemagne à l'heure actuelle ? On ne peut se livrer là-dessus qu'à des conjectures. Mais, considérant l'existence d'une armée spécialement entraînée pour la guerre civile, celle des SS., l'absorption des plus fortes unités de l'armée par les fronts de combat et l'emprise personnelle de Hitler sur le commandement de l'armée, on peut bien en douter.

Ce qui me paraît pourtant décisif, c'est qu'un coup d'Etat militaire est devenu une impossibilité psychologique. L'héritage de Hitler doit décourager n'importe qui ; il doit paraître inaccessible à des politiciens militaires dont toute la politique a été bâtie sur la perspective d'une revanche militaire et qui doivent subir maintenant une défaite militaire.

« Les généraux » se sont depuis longtemps résignés — la plupart avec un soupir de soulagement — à redevenir « rien que des soldats ». Ils ont esquivé les responsabilités politiques pendant qu'ils détenaient le pouvoir ; ils les accepteront difficilement maintenant qu'ils sont devenus impuissants. Ils n'ont jamais été capables de forger une politique qui fut autre chose qu'une annexe au réarmement. Il est peu probable qu'ils aient une inspiration politique, maintenant que le réarmement s'est avéré insensé et ruineux. Ils ont ignoré toutes les chances qu'ils avaient de devenir les sauveurs de la puissance allemande. Tiendraient-ils vraiment maintenant à devenir les syndics de la faillite de leur pays ?

(D'après « World's Review »)

Nos lecteurs écrivent..

Jalouse à en mourir

● *Que voilà donc un vilain défaut, chère amie ! Vous êtes certaine que votre mari vous est fidèle, mais vous ne pouvez supporter qu'il ait des égards pour d'autres en votre présence, et vous vous livrez à des scènes continuelles. Vous faites tout ce qu'il faut pour le lasser de vous, car rien n'est plus insupportable pour un homme, qui n'a rien de sérieux à se reprocher, que les éternelles suspicions de sa femme. Croyez-moi, montrez-vous plus compréhensive et moins acariâtre. Vous aurez tout à gagner.*

Geo

● *Il se peut, mon cher ami, que vous ayez la plus belle voix du monde. Mais que puis-je en l'occurrence ? Vous demandez mon aide. Mais en quoi puis-je vous la donner ? Pourquoi ne vous adresseriez-vous pas à des personnes, compétentes en la matière, qui pourraient vous indiquer le chemin à suivre ? Peut-être trouverez-vous des oreilles disposées à vous écouter à la direction de l'E.S.B.*

R.L. (Beyrouth)

● *Vous me paraissez une personne volontaire et capricieuse, d'esprit réaliste et pratique. De nature entêtée, vous voulez avoir raison malgré et contre tous. Mais vous êtes capable de vous dévouer pour les autres si l'on touche à votre corde sensible : votre cœur.*

Dorothée

● *Après tout, cela n'est pas une maladie si grave, même si elle est inguérissable. Si, à côté de cela, le jeune homme offre des qualités pouvant vous rendre heureuse, s'il est sincère et dévoué, affectueux et tendre, sérieux dans ses affaires et à même de pourvoir aux besoins de votre ménage, pourquoi ne pas continuer à le voir ? Vous êtes en tout cas mieux placée que moi pour juger si vous pouvez, malgré sa maladie, poursuivre ensemble vos jours. Consultez encore une fois vos parents et prenez une décision.*

O. X.

● *Je ne sais, ma chère amie, quoi vous conseiller au sujet des deux prétendants qui s'offrent à vous. Bien entendu, l'amour qui vous lie au premier est un élément indispensable de bonheur. Mais il eut mieux valu, certainement, que quelques années vous séparent de lui. Quant à l'autre parti, il offre l'inconvénient sérieux d'être de religion différente de la vôtre.*

Oiseau bleu

● *Mais non, pas du tout, être sérieuse n'est pas démodé et je vous garantis bien que cette façon d'être est loin d'être déplaisante aux hommes qui vous entourent. Bien au contraire, si vous plaisez à l'un d'eux, il n'hésitera pas à vous faire des propositions de mariage. Chassez de votre pensée ces idées que vous vous faites et soyez sûre que vous arriverez à conquérir le cœur de l'homme qui aura su vous apprécier.*

Jeune fille angoissée

J'aimais un jeune homme qui prétendait vouloir m'épouser. Un jour j'apprends ses fiançailles avec une autre. J'en souffre cruellement, puis je me résigne et les jours passent. Il y a quelque temps, j'ai l'occasion de rencontrer cet homme. Il vient vers moi, me confie qu'il est malheureux en ménage et qu'il voudrait refaire sa vie. Jugez de mon embarras et de mes tourments.

● *De grâce, éloignez à tout jamais cet homme de vous, car il est absolument indigne de votre amour et de votre commisération. A-t-il craint, il y a deux ans, de vous abandonner sans même un mot d'excuse pour se jeter dans les bras d'une autre ? S'est-il soucié de votre souffrance ? Ayez donc le courage de couper court et d'effacer complètement cet homme de votre vie.*

Marie-Rose

● *Mais oui, mais oui, sensible enfant, cet homme vous aime de tout son cœur et son accès de mauvaise humeur de l'autre soir ne prouve pas du tout que ses sentiments envers vous aient changé en quoi que ce soit. Ne vous a-t-il pas téléphoné le lendemain même pour s'excuser et ne vous a-t-il pas supplié de lui pardonner ? Allons, petite fille, séchez bien vite vos larmes et ayez confiance en lui et en votre destinée.*

Maurice

● *Il est presque fatal qu'entre jeunes gens et jeunes filles qui se voient régulièrement naissent une ou plusieurs idylles, et à cela vous n'y pouvez rien, ni moi non plus. Pourquoi voudriez-vous vous immiscer dans une aventure dont vous n'êtes nullement responsable et où les intéressés pourraient vous dire carrément d'avoir à vous mêler de vos propres affaires ?*

Timide

● *Je ne puis vraiment pas me prononcer d'une manière définitive sur l'attitude de votre ami. En tout cas, montrez-vous très circonspecte et attendez, pour être certaine de la sincérité de ses sentiments, d'avoir avec lui une explication claire.*

Blonde indécise

● *Je pense que vous devriez suivre le conseil de vos parents et attendre encore. Qu'est-ce qui presse, après tout ? L'autre part, vous ne semblez pas vouer à ce jeune homme un amour bien profond. Certainement vous pourrez trouver mieux. Le mariage n'est pas un jeu. C'est votre existence entière que vous engagez là. Il faudrait donc que le jeune homme que vous comptez épouser offre des garanties suffisantes pour rendre votre ménage heureux.*

HORATIUS

SOLUTIONS

LES MOTS HISTORIQUES

1. — *Sébastiani* ; 2. — *Mac Mahon* ; 3. — *Socrate* ; 4. — *La Fayette.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. *Jeanette MacDonald* — 2. *Norma Shearer* — 3. *Virginia Bruce* — 4. *Ann Sothern.*







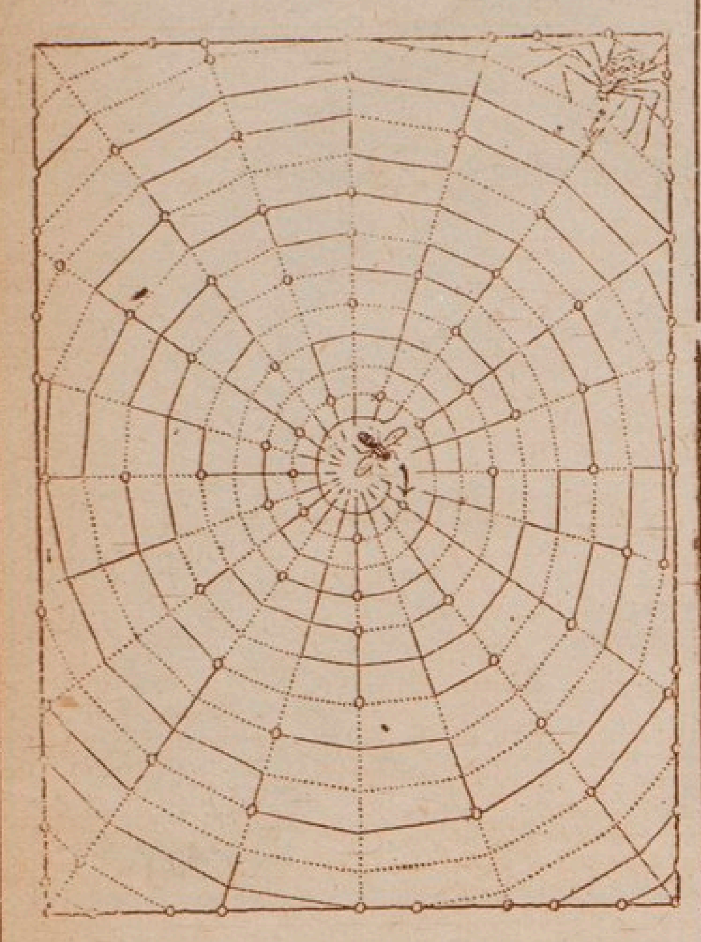
Plus de 75.000.000 de Kms.





DELASSONS-NOUS...

L'ARAIGNEE ET LA MOUCHE



Voici un jeu auquel peuvent prendre part deux personnes. Les deux joueurs, personnifiant l'un l'araignée, l'autre la mouche, se portent devant les points indiqués par les flèches. Chaque insecte avance à son tour, la mouche voyageant seulement sur les lignes pointillées, et l'araignée seulement sur les lignes noires. Ils peuvent, à chaque mouvement, zigzaguer autant qu'ils le désirent, mais ils doivent toujours s'arrêter au second petit rond rencontré. Aucun des joueurs n'a le droit de passer son tour, ou de « tricher » en faisant semblant de se mouvoir, pour retourner au point dont il était parti.

La mouche doit essayer de sortir par la petite ouverture indiquée par la flèche (coin gauche du graphique) et l'araignée doit essayer de l'attraper avant qu'elle n'y parvienne. Lorsque la mouche et l'araignée se rencontrent sur le petit rond, la mouche est considérée comme prise. Aucun des deux insectes n'a le droit de passer un rond occupé par l'autre, et l'araignée ne peut pas attraper la mouche, si celle-ci est à un seul rond d'elle, car les demi-mouvements ne sont pas permis. L'araignée commence la première. Qui va gagner ?

RIONS

En décorant un caporal écossais, le colonel dit, en s'adressant au reste du régiment d'Ecosse : « Ce soldat ne broncha pas de son poste malgré la pluie de balles qui affluait sur lui... Armé d'un simple fusil, il fit face à l'ennemi, sans reculer d'un pas. »

— L'imbécile, mâchonna entre ses dents l'un de ses camarades, il devait avoir le pied posé sur les 4 pence que j'ai laissé tomber...

●

Deux Irlandais décidèrent de se battre en duel. L'un d'eux, particulièrement gros, objecta :

— Mon adversaire a bien plus de chances que moi de viser juste. Il doit donc être plus éloigné de moi que je ne le suis de lui.

— Vous en faites pas, répondit l'un des témoins. Je vais arranger cela.

Tirant de sa poche une craie, il traça sur la longueur du manteau de l'obèse deux lignes parallèles éloignées l'une de l'autre de quelques centimètres.

— Maintenant, dit-il en se tournant vers l'autre Irlandais, allez-y, tirez, mais n'oubliez pas que toute balle frappant votre adversaire en dehors de ces lignes ne compte pas...

Le seul moyen d'avoir un ami, c'est d'en être un.

EMERSON.

Sois heureux : il n'y a plus d'amis dès qu'on est malheureux.

EURIPIDE.

La prospérité fait des amis ; l'adversité les éprouve.

BALZAC.

L'amitié est un parapluie qui se retourne dès qu'il fait mauvais temps.

Paul BRULAT.

L'amitié est une seconde vie qui nous soutient en ce monde.

Madame ELISABETH.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — L'ordre règne à Varsovie.
2. — J'y suis, j'y reste.
3. — Pensent-ils que je me croie immortel ?
4. — Voilà une cocarde qui fera le tour du monde.

LA PERLE DES PERLES !

Mr Cobb, explorateur américain, n'est pas peu fier de posséder la plus grosse perle du monde : une perle ovale, très blanche, qui a 27 centimètres de long et pèse plus de six kilos ! Cette perle a été trouvée par des indigènes des Philippines, dans l'énorme coquille d'un mollusque appelé tricdana *— coquille que deux hommes soulèvent avec peine...*

Les indigènes l'avaient d'abord offerte à leur chef religieux. Après avoir refusé de la vendre à Mr Cobb, le chef la lui donna en remerciement lorsque l'explorateur eut guéri son fils de la malaria.

La valeur de cette perle est inestimable, mais uniquement à cause de sa rareté, car on ne voit pas très bien comment on pourrait l'utiliser... en pendentif !

SAVIEZ-VOUS...

...qu'un *pantalon* était une des figures du quadrille français ?

...qu'une *fouine* était une fourche de fer à deux ou trois pointes ?

...qu'une *vinaigrette* était une chaise à porteurs à deux roues ?

...qu'une *escarboucle* était un oiseau-mouche de la Guyane ?

...qu'une *grisette* était une étoffe légère et commune ?

PHOTOS-DEVINETTES









Ces photos représentent quatre stars de cinéma telles qu'elles étaient au début de leur carrière. Les reconnaissez-vous ? Ce sont, de gauche à droite :

Dolorès del Rio — Greer Garson — Rosalind Russell — Ann Sheridan — Luise Rainer — Ann Sothern — Ginger Rogers — Ingrid Bergman — Olivia de Havilland — Joan Fontaine — Jeanette Mac Donald — Norma Shearer — Barbara Stanwyck — Virginia Bruce — Sally Grey.

Votre nom ?...

PRENOMS FEMININS (B)

BARBARA ou BABS : *caractère sortant de l'ordinaire.*

BEATRICE : *se dévouant toujours pour les autres.*

BECKY : *abréviation de Rébecca. Connaîtra pas mal de difficultés pour se faire une place au soleil.*

BERTHE : *veut dire « qui illumine » : personne brillante.*

BESSIE et BETTY : *abréviation d'Elisabeth. Veut dire « consacré à Dieu ». Les personnes portant ces deux prénoms ont horreur du mensonge.*

BLANCHE : *signifie pureté et modestie.*

(C)

CAMILLE : *les personnes portant ce prénom peuvent se vanter d'être désintéressées.*

CARMEN : *veut dire « une chanson » : douée de talents musicaux.*

CAROLINE, CHARLOTTE : *du latin : « carolus ». Puissance et volonté.*

CATHERINE : *pure et honorable.*

CECILE : *peu encline à voir la méchanceté chez les auteurs.*

CELINE : *du français : « ciel ».*

CHRISTINE : *nom signifiant « suivante du Christ ». Bonne chrétienne et pleine de piété.*

CLAIRE, CLARA ou CLARISSE : *personne généralement brillante et douée.*

CLAUDE : *faible, imparfaite.*

CLEMENTINE : *miséricordieuse. Toujours disposée à prendre les autres en pitié.*

CONSTANCE : *fidélité et dévouement.*

CORA : *du grec. Veut dire « jeune fille ».*

CORALIE : *également d'origine grecque. Veut dire « jeune fille de la mer ».*

PRENOMS MASCULINS (B)

BENOIT : *du latin. Veut dire « béni ».*

BENJAMIN : *destiné au succès.*

BERNARD : *esprit osé et audacieux.*

(C)

CESAR : *du latin. Veut dire : « qui a des yeux bleus ».*

CHARLES : *élévation d'esprit et nature dévouée.*

CLEMENT : *toujours disposé à pardonner.*

CONSTANTIN : *du latin : « résolu ».*

CYRILLE : *possède des qualités au-dessus de l'ordinaire.*

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 15)

IMAGES— Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)